
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LA
MORALE
DE
CONFUCIUS,
PHILOSOPHE
DE
LA CHINE.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE SAVOURET,
dans le Kalvet-straat.

M. DC, LXXXVIII.

AVERTISSEMENT.



'Ouvrage qu'on donne au public, & où est contenuë, en abrégé, toute la Morale de Confucius Philosophe Chinois, est assez petit, si l'on regarde le nombre des pages qui le composent ; mais il est fort grand, sans doute , si l'on considère l'importance des choses qui y sont renfermées.

On peut dire que la Morale de ce Philosophe est infiniment sublime, mais qu'elle est, en mêmetems, simple, sensible, & puisée dans les plus pures sources de la raison naturelle. Assûrement, jamais la raison destituée des lumieres de la révélation divine , n'a paru si développée, ni avec tant de force. Comme il n'y a aucun devoir dont Confucius ne parle ; il n'y en a aucun qu'il outre. Il pousse bien sa morale ; mais il ne la pousse pas plus loin qu'il ne faut : son jugement luy faisant connoître toujours

* 2

jus-

AVERTISSEMENT.

jusqu'où il faut aller , & où il faut s'arrêter.

En quoy il a un avantage tres-considérable , non seulement sur un grand nombre d'Ecrivains du Paganisme , qui ont traité de semblables matières , mais aussi sur plusieurs Auteurs Chrétiens , qui ont tant de pensées fausses , ou trop subtiles ; qui outrent les devoirs presque par tout ; qui s'abandonnent à la fougue de leur imagination , ou à leur mauvaise humeur ; qui s'éloignent presque toujours de ce juste milieu où la vertu doit être placée , qui la rendent , par les faux portraits qu'ils en font , impossible à pratiquer , & qui par-consequent ne rendent pas beaucoup de gens vertueux.

L'Auteur de *la manière de bien penser dans les Ouvrages d'esprit* , qui joint toujours , à un style extrêmement exact & poli , un discernement exquis , remarque fort bien qu'il y a du faux & du foible dans ces paroles d'un Ecrivain de cetems ; Chacun tâche d'oc-

„cu-

AVERTISSEMENT.

„cuper le plus de place qu'il peut dans
„son imagination , & l'on ne se pousse
„& ne s'agrandit dans le monde, que
„pour augmenter l'idée que chacun se
„forme de soi-même. Voilà le but de
„tous les desseins ambitieux des hom-
„mes. Alexandre & Cesar n'ont point
„eu d'autre vûe dans toutes leurs ba-
„tailles, que celle-là.

En effet, Aléxandre & Cesar , dans leurs batailles, peuvent n'avoir pas songé seulement à leur image intérieure, & quand même la pensée , dont il s'agit, seroit vraie en quelque rencontre, elle ne peut l'être dans l'étendue qu'on luy donne. Il n'y a donc rien de plus mal pensé que ce que dit celui qui a composé, le premier traité des Essais de morale, & dont l'on vient de voir les paroles.

Ce que l'Auteur de ces Essais ajoûte d'abord , & que celui qui a composé les beaux Dialogues dont on vient de faire mention , n'a pas voulu prendre la peine de relever , est à peu près de ce caractère ;

* 3

c'est

AVERTISSEMENT.

c'est même quelque chose de pis, on n'a qu'à y faire tant soit peu attention. „Je m'imagine, dit-il, que ce „lui qui s'est le premier appelé, *Haut* „& *Puissant Seigneur*, se regardoit „comme élevé sur la tête de ses vassaux, „& que c'est ce qu'il a voulu dire par „cét epithete de *haut*, si peu convenable „à la bassesse des hommes.

Que signifie tout ceci ! Ou plutôt, comment ose-t-on avancer, d'un air sérieux & grave, des choses de cette nature ? Qu'entend-on par ces paroles, *je m'imagine que celui qui s'est le premier appelle, haut & puissant Seigneur, se regardoit comme élevé sur la tête de ses vassaux* ? Ces paroles, ne peuvent avoir que deux sens ; l'un est le propre, l'autre le figure'. Le sens propre est, que ce Seigneur s'imaginait que ses pieds étoient sur la tête de ses vassaux, qu'il marchoit sur leur tête effectivement, ou plus haut encore, & que pour les voir & leur commander, il falloit qu'il regardât en bas. Le sens figure' est, que ce Seigneur se croyoit élevé en auto-

AVERTISSEMENT.

rité sur ses vassaux, & que son rang & son pouvoir étoient beaucoup plus considérables que le leur. Il est visible, qu'à moins que ce Seigneur n'eût perdu l'esprit, il ne pouvoit s'imaginer ce que le premier sens signifie : & pour le second, qui est le figuré, il est tres-vray ; ce Seigneur avoit raison de *se regarder comme élevé sur ses vassaux*, il étoit en droit de prendre des titres qui marquassent son autorité & sa puissance, & il ne faisoit que ce qu'ont fait, de tout tems, ceux que Dieu a établis pour commander aux autres. Dieu luy-même, dans ses Ecritures, les appelle *Dieux*, qui est bien plus que *Hauts & Puissants Seigneurs*. Ainsi, ces autres paroles, *cet epithete de haut si peu convenable à la bassesse des hommes*, ne sont pas plus sensées que les précédentes.

Ces endroits, qu'on vient de voir, ne sont pas les seuls de ce caractère qui se trouvent dans les Essays de morale. Il y en a une infinité d'autres semblables. Et, pour ne pas sortir du

AVERTISSEMENT.

premier traite' , en conscience ceux-ci sont-ils solides ?

„ Quand les hommes y auroient fait
„ de grands progres , (*l'Auteur parle*
„ *de la Science des choses*) ils ne s'en
„ devroient gueres plus estimer ; puis
„ que ces connoissances steriles sont si
„ peu capables de leur apporter quel-
„ que fruit & quelque contentement
„ solide , qu'on est tout aussi heu-
„ reux en y renonçant d'abord , qu'en
„ les portant par de longs travaux , au
„ plus haut point où l'on puisse les por-
„ ter.

„ Nous ne sommes capables de con-
„ noître qu'un seul objet & une seule
„ verité à la fois. Le reste demeure
„ enseveli dans nôtre mémoire , com-
„ me s'il n'y étoit point. Voilà donc
„ nôtre science reduite à un seul ob-
„ jet.

„ Qui est-ce qui n'est pas con-
vain-

AVERTISSEMENT.

„ vaincu que c'est une bassesse de se
„ croire digne d'estime , parce qu'on
„ est bien vêtu , qu'on est bien à che-
„ val , qu'on est juste à placer une
„ balle , qu'on marche de bonne gra-
„ ce ?

Quoi ! les sciences & les belles découvertes ne rendent-elles pas plus heureux , plus content , & plus honnête homme , lors qu'on en sçait faire un bon usage ? Ne sçait-on pas même qu'il y a beaucoup de Théologiens, qui croient qu'une des choses qui feront la félicité des Saints dans le Ciel , sera une grande connoissance d'une infinité de vérités qui nous sont inconnues , ou peu connues , sur la Terre ? est-ce que parce que notre esprit ne peut bien penser , tout à la fois , qu'à un seul objet , il s'ensuit de là , que tout le sçavoir d'un habile homme est borné à ce seul objet , qu'il ne sçait autre chose ,
* 5 qu'on

AVERTISSEMENT:

qu'on peut dire d'un ton de Maître: *Voilà donc nôtre science reduite à un seul objet?* Enfin, est-ce une bassesse à un cavalier, à un homme de Cour, de croire qu'il sera plus digne d'estime, s'il fait bien ce qui convient à son rang, si, entre autres choses, il est vêtu proprement, s'il est bien à cheval, s'il marche de bonne grace? Et ne seroit-il pas effectivement digne de mépris, n'y auroit-il pas de la bassesse, s'il avoit des habillemens mal-propres, s'il ne prénoit nulle peine & nul soin pour être bien à cheval, s'il ne se piquoit d'aucune adresse, ou s'il marchoit comme un Pay-
san?

On peut assurer, que dans cet Ab-
régé de la morale de Confucius, on
ne trouvera rien de semblable à ce
qu'on vient de voir. On verra ici des
Essays de morale, qui sont des coups
de Maître. Tout y est solide; par-
ce que la droite raison, cette véri-
té intérieure, qui est dans l'ame de
tous

AVERTISSEMENT.

tous les hommes , & que nôtre Philosophe consultoit sans cesse, sans préjugé , conduisoit toutes ses paroles. Aussi les règles qu'il donne , & les devoirs auxquels il exhorte, sont tels, qu'il n'y a personne qui ne se sente d'abord porté à y donner son approbation. Il n'y a rien de faux dans ses raisonnemens , rien d'extrême , nulle de ces subtilitez épouvantables, qu'on voit dans les traittez de morale de la plupart des Metaphysiciens d'aujourd'hui (a) c'est-à-dire , dans des traittez où la simplicité , la clarté , l'évidence devroient regner par tout , & se faire sentir aux esprits les plus grossiers.

On trouvera , peut-être, un peu relâchée cette maxime, où Confucius dit qu'il y a certaines personnes qu'il est permis de haïr. Cependant, si l'on considère la chose de près, l'on recon-

noît.

(a) Voyez le traité de morale de l'Auteur de la Recherche de la Vérité.

AVERTISSEMENT.

noîtra que la pensée est juste & raisonnable. En effet, la vertu veut que l'on fasse du bien à tous les hommes, comme Confucius le pose; mais elle n'exige pas que nous ayons effectivement de l'amitié pour toutes sortes de gens. Il y a certaines gens si haïssables, qu'il est absolument impossible de les aimer: car après tout, on ne peut aimer que le bien; on ne peut qu'avoir de l'aversion, pour ce qui paroît extrêmement mauvais & plein de défauts. Tout ce que la charité oblige de faire, en ces sortes de rencontres, c'est de rendre office à une personne, lors qu'on le peut, comme si on l'aimoit, nonobstant les vices, la malice, & les grands défauts qu'on remarque en elle.

Puisque l'occasion s'en présente, on remarquera, qu'ordinairement on outre le devoir de l'amour des ennemis, que Jesus-Christ recommande tant dans son Evangile. Ce devoir est assez difficile à remplir dans sa juste étendue, sans qu'on le rende enco-

AVERTISSEMENT.

re plus difficile , ou plutôt impossible à pratiquer , & capable de jeter dans le desespoir , ou de faire tomber dans un entier relâchement. La plupart de ceux qui expliquent ce devoir , parlent comme si nous étions obligés d'avoir dans le cœur une amitié tendre pour tous nos ennemis , quelques méchans & abominables qu'ils soient. Ce n'est pourtant point cela précisément que le Fils de Dieu demande de nous , parce qu'il ne demande point des choses absolument impossibles. Son but est de nous porter à agir envers tous nos ennemis , quels qu'ils soient , comme l'on fait envers ceux que l'on aime. En effet , l'Ecriture , en plusieurs endroits , par *aimer* entend précisément *faire du bien* , à peu près comme l'on en fait à ceux pour qui l'on a beaucoup d'amitié. Si c'en étoit ici le lieu , nous pourrions vérifier cela par plusieurs Passages. Nous nous contenterons

seu-

AVERTISSEMENT.

seulement d'alleguer l'Exemple de Dieu luy-même, que nôtre Sauveur propose. Car, apres avoir dit, *Aimez vos ennemis ; benissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent , & priez pour ceux qui vous courent sus , & qui vous persécutent :* (car ce sont tout autant de Synonymes) il ajoute ; *afin que vous soyez enfans de vôtre Père qui est aux Cieux : car il fait lever son soleil sur les méchans & sur les bons , & il envoie sa pluie sur les justes & sur les injustes.* Or , il est certain que Dieu n'aime point les méchans & les injustes, quoiqu'il leur fasse du bien : il a eu une extrême aversion , pour un Caligula , par exemple, pour un Neron , & pour d'autres semblables monstres ; quoiqu'il ait fait lever son soleil sur eux , & qu'il leur ait envoié sa pluie. Mais il a agi envers eux comme s'il les aimoit : & c'est aussi de la sorte que nous en

AVERTISSEMENT.

en devons user envers nos ennemis. Ce n'est pas que nous ne devions faire sincèrement, tout ce qui est possible pour avoir même dans le cœur des sentimens d'amitié pour eux : mais il y a certaines gens si mechans, si déreglez, si abominables, pour qui il est impossible d'avoir ces sentimens. Et c'est pour cela que la charité est encore plus grande, plus généreuse, & plus digne de louange, lors que, non-obstant cette aversion qu'on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour certaines personnes, l'on ne laisse pas de leur faire du bien dans l'occasion, dans la vue d'obéir à Dieu.

Au reste, par tout ce que nous avons dit jusques ici, on peut juger combien le public est redevable aux P.P. Incorsetta & Couplet, Jésuites qui ont traduit, de Chinois en Latin, les trois livres de Confucius, dont nous avons tiré cette pièce de morale qu'on voit paroître. Nous avons choisi les choses
le

AVERTISSEMENT.

les plus importantes ; & en avons laissé plusieurs qui , quoy-que bonnes en elles-mêmes, & conformes sur tout au genie des personnes pour qui elles ont été dites & écrites , auroient semblé, peut-être , trop vulgaires & de peu de considération dans nôtre Europe. Et comme dans l'Ouvrage des PP. Intorcetta & Couplet , outre la morale de Confucius , il est parlé de l'Origine de la nation Chinoise, & des livres les plus anciens qu'ait cette Nation, & qui ont paru , plusieurs siècles avant celui de Confucius, nous avons traduit ; sur ce sujet , ce qu'il est le plus nécessaire de sçavoir.

Il est bon de dire ici, pour la satisfaction des Lecteurs , que les Chinois, depuis le commencement de leur Origine, jusques au tems de Confucius , n'ont point été Idolâtres , qu'ils n'ont eu ni faux Dieux , ni statues , qu'ils n'ont adoré que le Créateur de l'Univers , qu'ils ont toujours appelé *Xam-ti*, & auquel leur troisiéme Empereur, nommé
Hoam-

AVERTISSEMENT.

Hoam-ti, bâtit un Temple, qui apparemment a été le premier qu'on ait bâti à Dieu. Le nom de *Xam-ti*, qu'ils donnoient à Dieu, signifie, *Souverain Maître*, ou *Empereur*. On remarque qu'il y a bien eu des Empereurs de la Chine, qui ont pris, assez souvent, le surnom de *Ti*, qui veut dire *Maître*, *Empereur*, ou celui de *Vam*, qui signifie Roy; qu'il y a eu même un Prince de la quatrième race qui s'est fait appeller *Xi hoam ti*, le *Grand* ou l'*Auguste Empereur*; mais qu'il ne s'en est trouvé aucun qui ait osé prendre le titre de *Xam*, c'est-à-dire de *Souverain*, & qu'on l'a toujours laissé, par respect, à l'Arbitre absolu de l'Univers.

Il est vrai, qu'on a en tout tems; dans la Chine, offert des Sacrifices à divers Anges tutélaires: mais dans les tems qui ont précédé Confucius, c'étoit dans la vûe de les honorer infiniment moins que *Xam-ti*, que
* * le

AVERTISSEMENT.

le Souverain Maître du Monde.

Les Chinois servoyent Dieu avec beaucoup de magnificence , mais en même tems avec un extérieur fort modeste & fort humble ; & ils disoient que tout ce culte extérieur n'étoit nullement agréable à la Divinité , si l'ame n'étoit intérieurement ornée de piété & de vertu. Ils honoroient fort leur Peres & leur Meres , & les personnes avancées en âge. Les femmes étoient fort vertueuses ; & l'on remarquoit une grande modestie dans leurs habits & dans toutes leurs manières. Les hommes & les femmes , les Grands & les petits , les Roys & les Sujets , aimoient fort la sobriété , la frugalité , la modération , la justice , la vertu.

La Religion & la piété des Chinois demeurèrent , à peu près , en cet état jusques au tems du Philosophe *Li Lao Kiun* , qui fut contemporain de Confu-

AVERTISSEMENT.

Lucius, & qui enseigna le premier qu'il y avoit plusieurs Dieux. Confucius arrêta le torrent de la superstition & de l'idolatrie, qui commençoit à faire du ravage. Mais enfin, lors qu'on eut apporté des Indes l'Idole de *Foe*, c'est-à-dire, soixante-cinq ans après Jésus-Christ, ce torrent se déborda si fort, qu'il fit un ravage, dont les tristes effets se voyent encore aujourd'hui.

Il auroit été à souhaiter qu'il se fût élevé, de tems en tems, des Confucius : les choses n'en seroient pas au point où elles sont dans la Chine. Ce grand homme instruisoit aussi bien par ses mœurs & par son exemple, que par ses préceptes : & ses préceptes étoient si justes, si nécessaires, & proposés avec tant de gravité, & en même tems avec tant de douceur & avec tant d'adresse, qu'ils ne pouvoient que s'insinuer aisément dans les cœurs, & y produire de grands

AVERTISSEMENT.

effets. On n'a qu'à lire ce petit
traite' pour en être entièrement con-
vaincu.



LA

LA MORALE DE CONFUCIUS

Philosophe Chinois

PREMIERE PARTIE

*De l'Antiquité & de la Philosophie
des Chinois.*



Uoi-que dans ce petit Ouvrage nous n'ayons desseïn que de rapporter ce qu'il y a de plus considérable dans les livres de Confucius, nous sommes pourtant obligez de parler de quelques livres qui ont paru dans la Chine avant ce Philosophe. Mais comme nous ne sçaurions le faire sans prendre la chose d'un peu haut, nous dirons un mot de l'Origine & de l'ancienneté des Chinois.

Ceux qui ont écrit les Annales de la Chine demeurent presque tous d'accord que *Fohi* qui commença à regner, 2952. ans avant la naissance de Jesus Christ, a été le fondateur de cette Monarchie. Les Chinois qui ont interpreté ces Annales ne font pas difficulté d'avouer que tout ce qui est dit de la Chine, avant le regne de cet Empereur, est fabuleux & suspect de mensonge; & l'un de leurs plus-célebres Hi-

2 *La Morale de Confucius*

Historiens, appelé *Taisucum*, avoue même qu'il ignore tout ce qui s'est passé avant le règne de *Xinnum* qui a été le Successeur de *Fohi*. Il n'y a que certaines Annales que les Chinois appellent *les grandes Annales*, où on lit la chose autrement. L'Auteur de cette prodigieuse Chronique qui contient presque cent cinquante volumes, rapporte qu'après la Creation du Monde, il y eut trois Empereurs; l'un du Ciel, l'autre de la terre, & le troisième des hommes; que les Descendans de ce dernier se succederent les uns aux autres pendant l'espace de plus de quarante-neuf mille ans: après quoi trente-cinq familles Imperiales regnerent sans interruption durant plusieurs siècles. Cét Auteur ajoûte pourtant, qu'il ne garantit pas ce qu'il dit, & convient enfin que le plus sûr est de commencer par *Fohi*, & de suivre en cela les Historiens les plus célèbres.

Ce n'est pas que dans la vie de *Fohi* on n'ait inferé une infinité de fables qui pourroient faire douter d'abord si cet Empereur a jamais été. Car outre qu'on lit dans *les grandes Annales*, que la mère de *Fohi* ayant mis les pieds par hasard dans un endroit où un Géant avoit passé, elle fut tout à coup environnée d'un Arc-en-Ciel, & que ce fut dans ce moment-là, qu'elle se trouva enceinte du fondateur de la Monarchie Chinoise: On y voit encore que ce fondateur avoit la tête d'un homme, & le corps d'un

d'un serpent. Il est vrai que comme ces fables sont grossières, la plupart des Chinois s'en moquent. Ils disent que ce qui a donné lieu à cette tradition ridicule, a été la couleur du corps de *Fohi*, qui étoit marqué de plusieurs tâches; ou plutôt, que ça été un Hieroglyphe, par lequel on avoit voulu représenter que ce Prince avoit été un Prince d'une prudence extraordinaire. Mais quand nous n'aurions pas cet aveu, la Généalogie de ce Roi est si exacte, si circonstanciée, & si bien suivie dans les tables Chronologiques des Chinois, qu'il n'est pas possible de s'imaginer que ce ne soit là qu'un jeu d'esprit: si bien qu'il y auroit aussi peu de raison de nier, ou de douter même que *Fohi* ait jamais été, que de soutenir que Saturne, Jupiter, Hercule & Romulus ne sont que des noms, sous ombre que les Poètes & même les Historiens les plus graves, ont mêlé l'histoire de leur naissance de mille fables impertinentes.

Cependant, ses mêmes Annales, qui content tant de fables à l'occasion de la naissance de *Fohi*, ne disent rien de ses prédécesseurs, & ne parlent que fort imparfaitement de sa Patrie; ce qui fait soupçonner d'abord qu'il n'étoit pas né dans la Chine, & qu'il y étoit venu d'ailleurs. Elles marquent seulement, qu'il naquît dans une Province appelée *Kenssi*, où effectivement il devoit nécessairement aborder,

supposé qu'il soit venu d'ailleurs dans la Chine : Car après la confusion des langues, & la dispersion des peuples, il dût venir du côté de la Mésopotamie, ou du territoire de Sennaar, aborder à *Kensî*, & parvenir en suite au cœur du païs, sçavoir dans la Province de *Honan* où l'on trouve écrit qu'il établit sa Cour.

Quoi-qu'on ne puisse pas sçavoir précisément en quel tems *Fohi* jetta les premiers fondemens de son Empire, il y a pourtant beaucoup d'apparence que ce ne fût pas long-tems après le Déluge : Car en effet, si l'on suit même à la rigueur, les supputations des Chinois, & la Chronologie des 70. ce ne fut qu'environ 200. ans après, dans un tems auquel Noé vivoit encore. De sorte que nous croirions volontiers qu'il est descendu de ce Patriarche par Sem, qui selon le sentiment de tout le monde, eût l'Asie pour son partage. Et ce qui acheve de nous confirmer dans nôtre pensée, c'est que dans la langue des Chinois, *Sem*, qui signifie engendrer & produire, signifie aussi la vie & une victime. En effet, c'est des enfans de Noé, que tous les hommes après le Déluge sont descendus, ont recû la vie, & ont appris à offrir des victimes à la Divinité. A quoy l'on peut ajouter que *Fohi* est appelé par les Chinois *Paohi*, qui signifie aussi une victime, parce que ce fût le premier des Descendans de *Sem* qui introduisit parmi eux le service de Dieu & l'usage des Sacrifices.

Que si l'on ne veut pas s'en tenir aux supputations dont nous venons de parler, retranchons, si l'on veut, les six premiers Empereurs, dont l'histoire pourroit n'être pas vraie en tout, & commençons à conter seulement depuis le septième, sçavoir depuis l'Empereur *Tao*. Car depuis le regne de cet Empereur, tant de gens ont conté & écrit par Cycles, tout ce qui s'est passé dans ce Royaume, & ils l'ont fait avec tant d'exactitude, & une si générale uniformité, qu'on ne peut non plus douter de l'exactitude de leur calcul, que de celle des Olympiades des Grecs. Or on trouvera encore, selon cette supputation, que l'origine de la nation Chinoise n'est pas fort éloignée du Déluge; car depuis le tems d'*Tao*, jusqu'à l'année de ce siècle 1688. il y a quatre mille quarante huit ans.

Cela étant ainsi, il faut nécessairement que ceux qui ont commencé à habiter la Chine eussent encore la connoissance du vrai Dieu, & de la Création du Monde; Car l'idée du vrai Dieu, & le souvenir de la Création du Monde ont subsisté long-tems après le Déluge, dans l'esprit des hommes, même de ceux qui s'étoient le plus corrompus, comme les Descendans de Cham, par exemple. En-effet, outre qu'il est parlé de la Création du Monde dans les Annales des Chinois, quoi-que d'une manière différente de l'histoire qu'en fait Moïse, il n'étoit pas possible que ces idées du vrai Dieu, que la Créa-

tion du monde, & ensuite le Déluge, ne pouvoient qu'avoir gravées profondément dans leurs cœurs, eussent été tout d'un coup effacées de telle sorte, qu'ils fussent tombez dans l'idolatrie, & eussent servi d'autres Dieux que celui qui les avoit créés. Mais pour être mieux persuadés de tout ce que nous venons de dire, il n'y a qu'à considérer la doctrine, les sentimens & les mœurs des anciens Chinois, les livres de leurs Philosophes & sur tout ceux de Confucius. Certainement on y verra par tout la plus belle Morale qui ait été jamais enseignée, une Morale qu'on diroit être sortie de l'Ecole de Jesus-Christ.

Les livres que les anciens Chinois ont écrits, sont en fort grand nombre, mais les principaux sont ceux qu'on appelle *U Kim*, c'est à dire les cinq volumes; & ceux qu'on nomme *Su Xu*, c'est à dire les quatre livres.

Le premier & le principal des cinq volumes est appelé *Xu Kim*. Il n'est pas nécessaire de parler fort au long de l'ancienneté de cet Ouvrage; il suffit de dire qu'en le lisant on reconnoit, que celui qui en est l'Auteur, a écrit longtemps avant Moïse. On y void d'abord l'histoire de trois grands Rois, sçavoir d'*Tao*, de *Xun*, & d'*Tu*, le dernier desquels a été le premier & le Chef de la famille d'*Hia*, la plus considérable de toutes les familles Imperiales; & les deux autres ont été de célèbres Logis-

teurs

teurs & comme les Solons de la Chine. On y trouve ensuite les Constitutions les plus importantes qui furent faites durant le regne de la seconde famille, ou de la Maison Impériale, appelée *Xam & Yn*, sur-tout par *Chintam* qui en fût le fondateur, & qui parvint à l'Empire 1776. ans avant la venue de Jesus-Christ. Enfin, on y parle de la troisième famille, on y rapporte principalement ce qui a été dit, ou ce qui a été fait de remarquable, sous le gouvernement des cinq premiers Princes, & du douzième. On y voit l'histoire de *Vuam* qui fût le chef de cette troisième famille, & les veilles & les enseignemens du célèbre *Chousum*, frère de cet Empereur, qui fût un Prince distingué, & par sa vertu & par une prudence extraordinaire. Tout ce volume, pour le dire en un mot, n'est qu'une Relation historique, & qu'un tissu de maximes morales, de harangues prononcées par des Princes, de sentences sorties de la bouche de Rois, & de personnes particulières, de préceptes & de conseils donnez à des Princes, où l'on voit éclater par tout tant de prudence, tant de politique, tant de sagesse & tant de Religion, qu'ils pourroient être donnez à tous les Princes Chrétiens.

Le second volume, qui est proprement un recit des mœurs & des Ordonnances de presque douze Regnes, est appelé *Xi Kim*. C'est un recueil d'Odes & de plusieurs autres petits Poë-

mes de cette nature : car , comme la Musique est fort estimée & fort en usage dans la Chine, & que tout ce qu'on dit dans ce Volume ne regarde que la pureté des mœurs , & la pratique de la vertu , ceux qui le composèrent le composèrent en vers , afin que chacun pouvant chanter les choses qui y sont contenues , elles fussent dans la bouche de tout le monde. La vertu y est louée & exaltée au suprême degré , & il y a tant de choses dites d'une manière si grave & si sage , qu'on ne se lasse jamais de les admirer. Il est bien vrai qu'il y a de choses ridicules , des hyperboles extravagantes en faveur de certains Princes , des murmures contre le Ciel & contre Dieu : mais les plus judicieux Interpretes croient que tout cela est suspect ; que ceux à qui on l'attribue n'en sont pas les Auteurs ; qu'il n'y faut point ajouter foi ; que ce sont des choses qu'on y a ajoutées. En-effet , disent-ils , les autres Odes anciennes n'ont rien de ridicule , d'extravagant , de criminel , ainsi qu'il paroît par ces paroles de Confucius , *Toute la doctrine des trois cens Poèmes , se réduit à ce peu de paroles , Su vu Sie , qui signifient , qu'il ne faut penser rien de méchant ou de sale.*

On appelle le troisième Volume. *Ye Kim*. Dans ce Volume , qui est le plus ancien de tous , si toutefois il peut être appelé un Volume , on ne voit qu'obscurité & tenebres. *Fohi* n'eut pas plutôt fondé son Empire , qu'il voulût donner des

instructions aux Chinois; mais comme il n'avoit pas l'usage des caracteres & de l'écriture, ce Prince qui ne pouvoit pas les enseigner tous de vive voix, & qui d'ailleurs étoit occupé de l'agrandissement de sa Monarchie naissante, après avoir révé long-tems, s'avisa enfin de faire une table composée de quelques petites lignes qu'il n'est pas nécessaire de décrire. Comme les Chinois étoient encore grossiers & rustiques, il y a grande apparence que ce Prince travailla en vain: & s'il est vrai qu'il vint à son but, par les explications claires & aisées qu'il donna lui-même pour l'intelligence de ces lignes, il arriva, au moins insensiblement, que cette table ne fût de nul usage: Car il est constant qu'après la mort personne ne s'en pût servir. Prés de deux mille ans s'étoient déjà écoulés depuis la fondation de la Monarchie, sans qu'on eut pû déchiffrer en aucune manière cette table mystérieuse, lors qu'on vid paroître enfin un œdipe: ce fut un Prince appelé *Venuam*. Ce Prince tâcha de pénétrer le sens de ces lignes par un grand nombre d'autres lignes qu'il disposa en différentes manières; ce furent de nouvelles énigmes. Son fils, sçavoir *Cheucum*, entreprit la même chose; mais il n'eut pas le bonheur de mieux réussir. Enfin, cinq cens ans après s'éleva Confucius qui voulut tâcher de délier le nœud. Il expliqua, comme il l'entendit, les petites lignes du fondateur, & les

interprétations qu'on en avoit données avant lui, & rapporta tout à la nature des Etres & des Elemens: aux mœurs & à la discipline des hommes. Il est vrai que Confucius étoit parvenu à un âge plus avancé, reconnût qu'il s'étoit mépris, & il désiroit même faire de nouveaux Commentaires sur cet ouvrage énigmatique; mais la mort l'empêcha d'exécuter sa résolution.

Confucius a donné pour titre au quatrième Volume, *Chun Cieu*; paroles qui signifient *le Printems & l'Automne*. Il le composa dans la vieillesse. Il y parle en Historien des expéditions de divers Princes; de leurs vices, de leurs vertus, des peines qu'ils ont subies, des récompenses qu'ils ont reçues. Confucius a voulu que ce quatrième Volume eût pour titre, *le Printems & l'Automne*, qui est un titre emblématique, parce que les Etats sont florissans lors que les Princes sont doüez de vertu & de sagesse; ce qui est représenté par le *Printems*; Et qu'au contraire, ils tombent comme les feuilles, & se détruisent entièrement, lors que les Princes ont peu d'esprit, ou qu'ils sont méchans, ce qui est représenté par l'*Automne*.

Le cinquième Volume, dont le titre est *Lü Ki*, comme qui diroit, *Mémoires des rites, & des devoirs*; est composé de deux livres, dont dont Confucius a tiré la matière de plusieurs autres livres, & de divers monumens de l'anti-

quité. Mais comme environ trois cens ans après, toutes les copies de cet ouvrage furent brûlées par le commandement d'un Empereur cruel, appelé *Xihoamti*, & qu'on ne pût réparer cette perte, qu'en consultant les hommes les plus âgés qui en pouvoient avoir conservé quelques idées, il ne faut pas douter que l'Ouvrage ne soit présentement fort défectueux, ainsi que le reconnoissent les Interpretes; qu'il n'y manque plusieurs choses, & qu'on n'y en ait ajouté plusieurs autres qui n'étoient point dans les copies de Confucius. Quoi qu'il en soit, dans tout ce Volume, tel qu'il est aujourd'hui, il est parlé des rites, tant sacrés que profanes; de toutes sortes de devoirs, tels qu'on les pratiquoit au tems des trois familles des Princes *Hia*, *Xam*, *Chen*, mais sur tout de celle qui regnoit du tems de Confucius. Ces devoirs sont ceux des pères & des mères envers leurs enfans; ceux des enfans envers leurs pères & leurs mères; les devoirs du mari & de la femme, ceux des amis, ceux qui regardent l'hospitalité, ceux dont il faut s'acquitter, soit à la porte, ou dans la maison, ou dans les festins. On y parle encore des vaisseaux des Sacrifices, des victimes que l'on doit offrir au Ciel, des Temples qu'il faut choisir pour cela, de la vénération que l'on doit avoir pour les Morts, & de leurs funérailles. Enfin on y traite des Arts libéraux, sur tout de la Mu-

Musique, de l'Art militaire, de la manière de lancer un dard, & de conduire un Chariot. Voilà en abrégé ce que contiennent les cinq Volumes.

Les quatre Livres, dont les trois premiers sont les livres de Confucius dont nous avons dessein de parler, contiennent toute la Philosophie des Chinois, au moins, tout ce que cette Philosophie a de plus délicat & de plus considérable. Ils expliquent & mettent dans un plus-beau jour ce qui est écrit dans les cinq Volumes: & quoi que l'autorité des cinq Volumes soit infiniment plus grande, à cause de leur antiquité, que celle des quatre Livres, les quatre Livres l'emportent néanmoins, par l'utilité qu'on en reçoit. En-effet, outre que les Chinois entendent leurs principaux Oracles, & ce qu'ils croient être d'éternelles vérités, les *Lettrez* qui sont des Philosophes qui suivent la Doctrine de Confucius, & qui ont entre leurs mains tous les emplois de la Nation, ne sçauroient parvenir au grade de Philosophe, & par conséquent à être Mandarins ou Magistrats, sans une grande connoissance de ces quatre Livres. Ils sont bien obligés, à la vérité, de sçavoir l'un des cinq Volumes, lequel même ils peuvent choisir, selon leur inclination: mais pour les quatre Livres, ils sont indispensablement obligés de les sçavoir tous quatre par cœur, & de les entendre bien: en voici les principales raisons

sons. La première est que Confucius, & Memcius qui a écrit le quatrième livre, ont recueilli ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans les ouvrages des Anciens. La seconde est qu'ils ont ajouté plusieurs bonnes choses aux découvertes & aux pensées de leurs Ancêtres. La troisième, que Confucius & Memcius proposent leur doctrine d'une manière plus nette & plus claire qu'on n'avoit fait auparavant. Enfin, c'est parce que Confucius & Memcius ont évité, dans les quatre Livres, le Style rude & grossier des Anciens, & que par un Style poli, quoi-que sans fard & sans faste ils ont ajouté des ornemens à la simplicité toute nue de l'âge d'or.

Nous n'avons rien à dire du quatrième livre, parce que cet Ouvrage de Memcius n'a pas encore paru en Europe : mais avant que de parler de ceux de Confucius, il est nécessaire de faire connoître le mérite de ce Philosophe, & ce qui s'est passé de plus remarquable dans sa vie.

Confucius naquit, 551, an avant la venue de Jesus-Christ. Il étoit d'une extraction tres-noble ; car, sans parler de sa mere, qui étoit d'une naissance illustre, son pere qui avoit été élevé aux premières charges de l'Empire, étoit descendu du dernier Empereur de la seconde famille.

Comme les dispositions à la vertu paroissent quel-

quelquefois dans les premières années, Confucius, à l'âge de six ans, n'avoit rien d'enfant : toutes les manières étoient les manières d'un homme mûr.

Dès l'âge de quinze ans, il s'attacha à la lecture des Anciens, & ayant choisi ceux qu'on estimoit le plus & qu'il trouva lui-même les meilleurs, il en tira les plus-excellentes instructions, dans le dessein d'en profiter lui-même le premier ; d'en faire les regles de sa conduite ; & de les proposer ensuite aux autres. A l'âge de vingt ans il se maria, & eut un fils nommé *Peyu*, qui mourût âgé de cinquante ans. Ce fut le seul enfant qu'il eut, mais la race ne s'éteignit pas pourtant, il lui resta un petit-fils appelé *Cusu* qui ne se rendit pas indigne de ses Ancêtres. *Cusu* s'attacha à la Philosophie ; il commenta les livres de son ayeul, il fût élevé aux premières charges, & sa maison s'est si bien soutenue, ses descendans ont été toujours si considérables, & par leurs dignitez & par leur opulence, que cette famille encore aujourd'hui est une des plus illustres familles de la Chine.

Confucius exerça la Magistrature en divers lieux avec beaucoup de succès, & avec une grande réputation. Comme il n'avoit en vue que l'utilité publique, & la propagation de sa doctrine, il ne cherchoit point la vaine gloire en ces sortes d'emplois. Aussi lors-qu'il ne

parvenoit pas à son but, lorsqu'il remarquoit qu'il s'étoit trompé dans l'esperance qu'il avoit conçüe de pouvoir répandre plus aisément ses lumières, d'un lieu élevé, il en descendoit, il renonçoit à la charge de Magistrat.

Ce Philosophe eut jusqu'à trois mille Disciples, entre lesquels il y en eut cinq cens qui remplirent les charges les plus éminentes en divers Royaumes, & soixante douze d'une vertu & d'un sçavoir si extraordinaires, que les Annales ont conservé leurs noms, leurs surnoms, & les noms même de leur Patrie. Il divisa sa Doctrine en quatre parties; si bien que l'Ecole de Confucius étoit composée de quatre ordres de Disciples. Ceux du premier ordre s'appliquoient à cultiver la vertu, & à s'en imprimer de fortes habitudes dans l'esprit & dans le cœur. Ceux du second ordre s'attachoient à l'art du raisonnement & à celui de bien parler. Les troisièmes faisoient leur étude de la Politique. Et le travail & l'occupation des Disciples du quatrième ordre, étoit d'écrire d'un stile poli & exact, ce qui regardoit la conduite des mœurs. Parmi ces soixante & douze Disciples, il y en eut dix qui se distinguèrent, & dont les noms & les Ecrits sont en grande vénération.

Confucius, dans toute sa doctrine, n'avoit pour but que de dissiper les ténèbres de l'esprit, banir les vices, rétablir cette intégrité qu'il as-

su-

sûroit avoir été un présent du Ciel; & pour parvenir plus facilement à ce but, il exhortoit tous ceux qui écoutoient ses instructions, à obeir au Ciel, à le craindre, à le servir, à aimer son prochain comme soi-même, à se vaincre, à soumettre ses passions à la raison, à ne faire rien, à ne dire rien, à ne penser rien qui lui fut contraire. Et ce qu'il y avoit de plus remarquable, il ne recommandoit rien aux autres, ou par écrit, ou de vive voix, qu'il ne pratiquât premièrement lui-même. Aussi ses Disciples avoient-ils pour lui une vénération si extraordinaire, qu'ils ne faisoient pas quelquefois difficulté de lui rendre des honneurs, qu'on n'avoit accoutumé de rendre qu'à ceux qui étoient élevez sur le Trône: nous en allons donner un exemple. C'étoit une ancienne coutume, parmi les Chinois, de placer les lits des malades du côté du Septentrion: mais parce que cette situation étoit la situation des lits des Rois, lors-qu'un Roi visitoit un malade, l'on remettoit le lit du côté du Midi, & ç'eut été une espee de crime de ne le point faire. Confucius a eu des Disciples qui lui ont rendu, dans leurs maladies, un semblable hommage. Nous n'oublions pas ici une chose fort remarquable que rapportent les Chinois. Ils disent que Confucius avoit coutume de dire de tems en tems, *que l'homme saint étoit dans l'Occident.* Quelle que fut sa pensée, il est cer-

certain que soixante & cinq ans après la naissance de Jésus-Christ, l'Empereur *Minti*, poussé par les paroles du Philosophe, & plus encore, comme l'on dit, par l'Image du Saint Héros qui lui apparût en songe, envoya deux Ambassadeurs dans l'Occident, pour y chercher *le Saint & la sainte Loi*; Mais ces Ambassadeurs ayant abordé à une certaine Isle qui n'étoit pas fort éloignée de la Mer rouge, n'ayant pas osé pousser plus loin, ils s'aviserent de prendre une certaine Idôle qu'ils y trouverent, la statuë d'un Philosophe appelé *Foe Kiao* qui avoit paru dans les Indes, environ cinq cens ans avant Confucius, & apportèrent dans la Chine avec l'Idôle de *Foe* la Doctrine qu'il avoit enseignée. Que leur Ambassade eut été heureuse, si au lieu de cette Doctrine ils fussent retournés dans leur patrie avec la Doctrine salutaire de Jésus-Christ que S. Thomas enseignoit pour lors dans les Indes! Mais cette divine lumière n'y devoit pas encore être portée. Depuis ce malheureux tems la plupart des Chinois ont servi les Idôles; & la superstition & l'Idolatrie ayant fait, tous les jours, de nouveaux progrès, ils se sont éloignés, peu-à-peu, de la Doctrine, de leur Maître, ils ont négligé les excellentes instructions des Anciens, & enfin, étant venus jusques à mépriser toute sorte de Religion, ils sont tombez dans l'Athéisme. Aussi ne pouvoient-ils faire autrement, en suivant l'exécration do-

étrine de *Foe*, car cét Imposteur enseignoit, que le principe & la fin de toutes choses étoit le *neant*.

Pour revenir à Confucius dont la doctrine a été si opposée à celle de *Foe* & de ses Sectateurs, cét illustre Philosophe qui étoit si nécessaire à sa Patrie mourût l'an 73. de son âge; Peu de tems avant la maladie qui le ravit aux Chinois. Il déplorait avec une grande amertume d'esprit, les desordres de son tems; & il exprimait ses pensées & sa douleur, par un vers qui peut être traduit de cette manière. *O grande montagne! il entendoit sa doctrine, O grande montagne, qu'es-tu devenue! Cette importante Machine a été renversée! hélas! il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints! Cette réflexion l'affligea si fort, qu'il en devint tout languissant; & sept jours avant sa mort, se tournant du côté de ses Disciples, après avoir témoigné le déplaisir qu'il avoit de voir que les Rois, dont la bonne conduite étoit si nécessaire, & d'une si grande conséquence, n'observoient pas ses instructions & ses maximes, il ajouta douloureusement; puis que les choses vont de la sorte, il ne me reste plus qu'à mourir. Il n'eut pas plutôt proferé ces paroles, qu'il tomba dans une létargie, qui ne finit que par la mort.*

Confucius fut enseveli dans sa Patrie, dans le Royaume de *Lu*, où il s'étoit retiré avec ses
plus

plus chers Disciples. On choisit pour son sépulchre un endroit qui est proche de la ville de *Kiofeu* au bord du fleuve *Su*, dans cette même Académie où il avoit coutume d'enseigner, & que l'on voit encore aujourd'hui toute entourée de murailles, comme une ville considérable.

On ne sauroit exprimer l'affliction que causa la mort de ce Philosophe à ses Disciples. Ils le pleurerent amèrement; ils prirent des habits lugubres, & furent dans un si grand ennui, qu'ils négligeoient le soin de leur nourriture & de leur vie. Jamais bon père n'a été plus regretté, par des enfans bien nés & bien élevez, que Confucius le fut par les Disciples. Ils furent tous dans le deuil & dans les larmes, un an entier: il y en eut qui le furent durant trois ans: & même il s'en trouva un qui pénétra plus vivement que les autres de la perte qu'ils avoient faite, ne bougea, de six ans, de l'endroit où son Maître avoit été enseveli.

On voit, dans toutes les Villes, des Colléges magnifiques qu'on a bâtis en l'honneur de Confucius, avec ces Inscriptions & d'autres semblables, écrites en gros caractères & en caractères d'or. *Au grand Maître. A l'illustre Roi des Lettres. Au Saint.* On, ce qui est la même chose chez les Chinois, *A celui qui a été doué d'une sagesse extraordinaire.* Et quoi qu'il y ait deux mille ans que ce Philosophe n'est plus, on a une si

grande vénération pour sa memoire, que les Magistrats ne passent jamais devant ces Colléges, qu'ils ne fassent arrêter les Chaises superbes où ils sont portez par distinction. Ils en descendent, & apres s'être prosternez quelques momens, ils continuent leur chemin en faisant quelques pas à pié. Il n'y a pas même jusqu'aux Rois & aux Empereurs qui ne se fassent honneur quelquefois, de visiter eux-mêmes ces Edifices où sont gravez les titres de ce Philosophe, & de le faire même d'une manière éclatante. Voici des paroles fort remarquables de l'Empereur *Yumlo* qui a été le troisième Empereur de la précédente famille appelée *Mim*. Il les prononça un jour qu'il se dispo-
 soit à aller à un de ces Colléges dont nous avons déjà parlé. *Je vénère le Précepteur des Rois & des Empereurs. Les Empereurs & les Rois sont les Seigneurs & les Maîtres des peuples; mais Confucius a proposé les véritables moyens de conduire ces mêmes peuples, & d'instruire les siècles à venir. Il est donc à propos que j'aille au grand Collège, & que j'offre là des présens à ce grand Maître qui n'est plus, afin que je fasse connoître combien j'honore les Lettrez, & combien j'estime leur doctrine.* Ces marques extraordinaires de vénération persuadent que la vertu, & le mérite de ce Philosophe ont été extraordinaires. Et certes cet excellent homme avoit aussi des qualitez admirables. Il avoit un

air grave & modeste tout ensemble : il étoit fidèle, équitable, gai, civil, doux, affable ; & une certaine sérénité, qui paroissoit sur son visage, lui gagnoit les cœurs, & lui attiroit le respect de tous ceux qui le regardoient. Il parloit peu ; & il méditoit beaucoup. Il s'appliquoit fort à l'étude, sans pourtant fatiguer son esprit. Il méprisoit les richesses et les honneurs, lors-que c'étoient des obstacles à ses dessein. Tout son plaisir étoit d'enseigner et de faire goûter sa doctrine à beaucoup de gens. Il étoit plus sévère pour soi que pour les autres. Il avoit une attention continuelle sur lui-même, et étoit un Censeur fort rigoureux de sa propre conduite. Il se blamoit de n'être pas assez assidu à enseigner ; de ne travailler pas avec assez de vigilance à corriger ses défauts, et de ne s'exercer pas, comme il falloit, dans la pratique des vertus. Enfin il avoit une vertu qu'on trouve rarement dans les grands hommes, sçavoir l'humilité : car non seulement il parloit avec une extrême modestie, de soi et de tout ce qui le regardoit, mais aussi il disoit devant tout le monde avec une sincérité singulière, qu'il ne cessoit point d'apprendre, et que la doctrine qu'il enseignoit n'étoit pas sienne, que c'étoit la doctrine des Anciens. Mais ses livres sont son véritable portrait, nous l'allons faire voir par cet endroit-là.

SECONDE PARTIE

Recueil des Ouvrages de Confucius.

LIVRE PREMIER.

LE premier livre de Confucius a été mis en lumière par l'un de ses plus célèbres Disciples nommé *Comçu*; & cet habile Disciple y a ajouté de fort beaux Commentaires. Ce livre est comme la porte, par où il faut passer pour parvenir à la plus sublime sagesse, & à la vertu la plus parfaite. Le Philosophe y traite de trois choses considérables. 1. De ce que nous devons faire pour cultiver nôtre esprit & régler nos mœurs. 2. De la manière avec laquelle il faut instruire & conduire les autres; & enfin, du soin que chacun doit avoir de tendre vers le souverain bien, de s'y attacher, de s'y reposer, pour ainsi dire.

Parce que l'Auteur a eu dessein, sur-tout, d'adresser ses enseignemens aux Princes, & aux Magistrats qui peuvent être appelez à la Royauté, le livre a pour titre *Ta-Hio*, comme qui diroit, *la grande Science*.

Le grand secret, dit Confucius, pour acquérir la véritable science, la science, par conséquent, digne des Princes, & des personnages les plus-illustres, c'est de cultiver & polir la raison,

son, qui est un présent que nous avons reçu du Ciel. La concupiscence l'a dérégée, il s'y est mêlé plusieurs impuretez. Otez en donc ces impuretez, afin qu'elle reprenne son premier lustre, & ait toute la perfection. C'est là le souverain bien. Ce n'est pas assez. Il faut de plus, qu'un Prince, par ses exhortations & par son propre exemple, fasse de son peuple comme un peuple nouveau. Enfin, après être parvenu, par de grands soins, à cette souveraine perfection, à ce souverain bien, il ne faut pas se relâcher; c'est ici que la persévérance est absolument nécessaire.

Comme d'ordinaire les hommes ne suivent pas les voyes qui peuvent conduire à la possession du souverain bien, & à une possession constante & éternelle, Confucius a crû qu'il étoit important de donner là-dessus des instructions.

Il dit, qu'après qu'on a connu la fin à laquelle on doit parvenir, il faut se déterminer, & tendre sans cesse vers cette fin, en marchant dans les voyes qui y conduisent; en confirmant tous les jours dans son cœur, la résolution qu'on a formée d'y parvenir, & en la confirmant si bien, qu'il n'y ait rien qui la puisse ébranler tant soit peu.

Quand vous aurez affermi de la sorte votre esprit dans ce grand dessein, adonnez-vous, ajoute-t-il, à la méditation: raisonnez sur toutes

tes choses, en vous même : tâchez d'en avoir des idées claires : considérez distinctement ce qui se présente à vous : portez-en sans préjugé, des jugemens solides : pèse tout, examinez tout avec soin. Après un examen & des raisonnemens de cette nature, vous pourrez aisément parvenir au but où il faut que vous vous arrêtiez, à la fin à laquelle vous vous devez tenir attaché, sçavoir, à une parfaite conformité de toutes vos actions avec ce que la raison suggere.

A l'égard des moyens qu'un Prince doit employer, pour purifier & polir sa raison, afin que sa raison étant ainsi disposée, il puisse conduire ses Etats, & redresser & polir la raison de ses peuples, le Philosophe propose de quelle manière les anciens Rois se conduisoient.

Ils tâchoient, dit-il, pour être un jour en état de bien gouverner tout leur Empire, de bien conduire un Royaume particulier, & de porter ceux qui le composoient à cultiver leur raison & à agir comme des créatures douées d'intelligence. Pour produire cette réformation dans ce Royaume particulier, ils travailloient à celle de leur famille, afin qu'elle servit de modèle à tous les sujets de ce Royaume. Pour réformer leur famille ils prenoient un soin extraordinaire de polir leur propre personne, & de composer si bien leur extérieur, qu'ils ne dissent rien, qu'ils ne fissent rien qui put

Pût choquer tant soit peu la bienfiance, & qui ne fut édifiant, afin qu'ils fussent eux-mêmes une règle & un exemple exposé sans cesse aux yeux de leurs domestiques & de tous leurs Courtisans. Pour parvenir à cette perfection extérieure, ils travailloient à rectifier leur esprit, en réglant & domtant leurs passions; parce que les passions, pour l'ordinaire, éloignent l'esprit de sa droiture naturelle, l'abaissent, & le portent à toute sorte de vices. Pour rectifier leur esprit, pour régler & domter leurs passions, ils faisoient en sorte que leur volonté se portât toujours vers le bien, & ne se tournât jamais vers le mal. Enfin, pour disposer ainsi leur volonté, ils s'étudioient à éclairer leur entendement, & à l'éclairer si bien, qu'ils n'ignorassent rien, s'il étoit possible: car enfin, pour vouloir, pour désirer, pour aimer, pour haïr, il faut connoître; c'est la Philosophie de la droite raison.

C'est ce que proposoit Confucius aux Princes, pour leur apprendre à rectifier & polir, premierement leur raison, & ensuite la raison & la personne de tous leurs Sujets. Mais afin de faire plus d'impression, aprez être descendu par degrez, de la sage conduite de tout l'Empire, jusques à la perfection de l'entendement, il remonte, par les mêmes degrez, de l'entendement éclairé jusqu'à l'état heureux de tout l'Empire. Si, dit-il, l'entendement d'un

Prince est bien éclairé, sa volonté ne se portera que vers le bien : sa volonté ne se portant que vers le bien, son ame sera entièrement rectifiée, il n'y aura aucune passion qui lui puisse faire perdre sa rectitude : l'ame étant ainsi rectifiée, il sera composé dans son extérieur, on ne remarquera rien en sa personne qui puisse choquer la bienléance : sa personne étant ainsi perfectionnée, sa famille se formant sur ce modèle, se réformera & se polira : sa famille étant parvenue à cette perfection, elle servira d'exemple à tous les Sujets du Royaume particulier, & ceux qui composent le Royaume particulier, à tous ceux qui composent le corps de l'Empire. Ainsi tout l'Empire sera bien réglé ; l'ordre & la justice y regneront ; l'on y jouïra d'une paix profonde, ce sera un Empire heureux & florissant. Confucius avertit ensuite, que ces enseignemens ne regardent pas moins le Sujets que les Princes : & après s'adressant précisément aux Rois, il leur dit, qu'ils doivent s'attacher particulièrement à bien régler leur famille, à en avoir soin, à la réformer ; *Car, ajoute-il, il n'est pas possible, que celui qui ne sçait pas conduire & réformer sa propre famille, puisse bien conduire & réformer un peuple.*

Voilà ce qu'il y a de plus important dans la doctrine de Confucius contenue dans le premier livre, & qui est le texte, pour ainsi dire,

sur

sur lequel *Cemçu* son Commentateur a travaillé.

Ce célèbre Disciple , pour expliquer & étendre les enseignemens de son Maître , allègue des autoritez & des exemples qu'il tire de trois livres fort-anciens , & fort estimez par les Chinois.

Le premier livre dont il parle , qui est pourtant moins ancien que les autres , a pour titre *Camcao* , & fait une partie des Chroniques de l'Empire de *Chou*. Ce livre a été composé par un Prince appelé *Vùvâm* fils du Roi *Venvâm*. *Vùvâm* y fait l'éloge de son pere ; mais le principal dessein qu'il a , en exaltant les vertus & les grandes qualitez de ce Prince , est de former sur ce modèle l'un de ses freres qu'il veut perfectionner dans la vertu : & l'on remarque qu'il lui disoit ordinairement que leur pere avoit pu devenir vertueux. *Venvâm*, lui disoit-il , *a pu polir sa raison & sa personne*.

Le second livre d'où *Cemçu* tire ses autoritez & ses exemples est appelé *Tâi-Kia*. Ce livre, qui est beaucoup plus-ancien que le premier, a été écrit par un fameux Empereur de *Xam*, appelé *T-Yin*, on y lit que cét *T-Yin*. voyant que *Tâi-Kia* petit fils de l'Empereur *Chim-Tam* dégéneroît de la vertu de ses illustres Ancêtres , & se conduisoit d'une manière entièrement différente de la leur : il lui ordonna de demeurer trois ans dans un jardin, où étoit le sepul-

pulcre de son ayeul ; que cela fit une grande impression sur son esprit, qu'il changea de conduite : & que le même Y-Yin qui lui avoit rendu un si bon office , l'ayant ensuite élevé à l'Empire , *Tái-Kia* le gouverna long-tems , fort heureusement. *Le Roi Tam*, disoit Y-Yin à *Tai-Kia*, *le Roi Tam avoit toujours l'esprit occupé à cultiver cette précieuse raison qui nous a été donnée du Ciel.*

Enfin le troisième livre, qui est beaucoup plus ancien que les deux précédens , est appelé *Ti-Tien* : & l'on y lit encore à l'occasion du *Roi Yao*, *que ce Prince avoit pu cultiver cette sublime vertu, ce grand & sublime don qu'il avoit reçu du Ciel, savoir la raison naturelle.*

Il est visible, que le Disciple de Confucius, par ces autoritez , a dessein d'enseigner , ou plutôt suppose que tout le monde croit que nous avons tous reçu du Ciel, des lumières que la plupart des hommes laissent éteindre par leur negligence , une raison que la plupart des hommes négligent volontairement & laissent corrompre ; & que puis qu'il y a eu des Princes qui ont perfectionné ces lumières, qui ont cultivé & poli leur raison , on les doit imiter, & que l'on peut aussi bien qu'eux par ses soins, atteindre à une perfection semblable.

Il ne faut pas oublier ici une chose remarquable que rapporte *Cemçu*, touchant un bassin dans lequel le *Roi Tam* avoit coutume de se la-

ver. Il dit qu'on y voyoit gravées ces belles paroles, *lave-toi, renouvelle-toi continuellement. Renouvelle-toi chaque jour. Renouvelle-toi de jour-en-jour* ; & que c'étoit pour faire entendre au Roi, que si un Prince qui gouverne les autres a contracté des vices & des souilleures, il doit travailler à s'en nettoyer, & à mettre son cœur dans son premier état de pureté. Au reste, ça été une ancienne coutume parmi les Chinois de graver ou de peindre sur leurs vases domestiques des sentences morales, & de fortes exhortations à la vertu : en sorte que lors qu'ils se lavoient ou qu'ils prenoient leur repas là, ils avoient toujours devant les yeux ces sentences & ces exhortations. Cette coutume ancienne s'est même conservée jusqu'à présent. Il y a seulement cette différence, dit celui qui a publié les ouvrages de Confucius, qu'au lieu qu'autrefois l'on gravoit, ou l'on peignoit les caractères au dedans du vaisseau, au milieu de la face intérieure, aujourd'hui, le plus souvent, les Chinois les font graver ou peindre en dehors, *se contentant, dans ce siècle-ci de l'apparence extérieure de la vertu.*

Après que *Comçu* a parlé des deux premières parties de la Doctrine de son Maître, dont l'une regarde ce qu'un Prince doit faire pour sa propre perfection, & l'autre ce qu'il est obligé de faire pour la perfection & le bonheur des autres, il passe à la troisième & dernière partie,

tie, où il est parlé de la dernière fin que chacun doit se proposer comme le souverain bien, & dans laquelle il doit s'arrêter. On se souviendra, que par la dernière fin & le souverain bien, Confucius entend, comme nous l'avons déjà fait remarquer, une entière conformité de nos actions avec la droite raison.

Il allegue après cela, l'exemple de ce Vên-vâm, dont nous avons déjà parlé: & certes la conduite de ce Prince a été si sensée & si bien réglée, qu'on ne peut apprendre sans admiration, que par les seules lumières de la Nature, il ait eu les idées qu'il a eues, & qu'il soit parvenu à une vertu si sublime que celle à laquelle il est parvenu. On ne sera pas fâché d'en voir ici quelque chose.

Vên-vâm, dit le Commentateur, avoit reconnu que l'amour que les Princes ont pour leurs Sujets ne peut que contribuer beaucoup à les bien conduire & à les rendre heureux: & dans cette vue, il faisoit son affaire principale de cet amour qu'il tâchoit de perfectionner sans cesse. Voici de quelle manière il s'y étoit pris. Parce que la principale vertu d'un Sujet est d'honorer & de respecter son Roi, *Vên-vâm* étant encore Sujet, se fixoit à cet honneur & à ce respect: & il se faisoit un si grand plaisir de ces sortes d'obligations, qu'il les remplissoit toujours avec beaucoup de fidélité. Comme la première & la plus importante vertu des en-

fans;

sans à l'égard de leurs peres est l'obeïssance, *Vênvâm*, dans la relation de fils, se fixoit à cette obeïssance; & il s'aquita, sans relache, de ce devoir, avec une piété extraordinaire. La principale vertu d'un pere, ajoute le Disciple de Confucius, est un amour tendre pour les enfans: aussi *Vênvâm*, comme pere, se fixoit, à cet amour, dont il donna toujours des marques fort éclatantes, non par une foible & criminelle indulgence, mais par les soins continüels qu'il prit de les corriger & de les instruire. Enfin, la bonne foi est une vertu absolument nécessaire à ceux qui vivent en société: aussi *Vên-vâm* parlant & agissant avec les Sujets de son Royaume se fixoit à cette vertu, & il y fut toujours si fort attaché, qu'il ne lui arriva jamais de rien promettre qu'il n'effectuât avec une promptitude & une exactitude inconcevables.

Ce Prince, dit *Cemgu*, étoit né d'un pere & d'une mere, qui étoient des personnes fort vertueuses, & qui avoient pris grand soin de son éducation, sur tout *Fascin* sa mere qui avoit été un modèle de vertu: mais il avoit lui-même si bien cultivé cette éducation qu'il se rendit un Prince accompli, & s'aquit tant de réputation & une estime si générale, même chez les Nations étrangères, que quarante-quatre Royaumes s'étoient volontairement soumis à son Empire. Cependant, ajoute-t-il, ce grand éclat dont

dont il étoit environné, ne fût jamais capable de l'éblouir ; il étoit d'une humilité & d'une modestie sans exemple , il s'accusoit même fort sévèrement de n'être pas assez vertueux : car un jour qu'il étoit malade , la terre ayant été secouée par de prodigieux tremblemens , il ne chercha la cause de cette calamité & de la colere du Ciel que dans ses propres péchez , quoi-qu'il fut d'une vertu consommée.

Ce qui a le plus paru dans les actions de *Vên-vâm*, est une charité extraordinaire, nous n'en alleguerons qu'un exemple. On lit dans les Annales de la Chine, que ce Prince ayant rencontré à la campagne les ossemens d'un homme à qui l'on avoit refusé les honneurs de la sépulture, il commanda d'abord qu'ils fussent ensevelis : & comme quelqu'un de ceux qui étoient autour de lui, dit qu'on ignoroit qui étoit le Maître du défunt, & que par cette raison il ne falloit pas s'en mettre en peine, fondé peut être sur quelque coutume du pais. *Quoi !* répondit le Roy, *celui qui tient les rênes de l'Empire n'est-il pas le Maître de l'Empire ? celui qui regne n'est-il pas le Maître du Royaume ? je suis donc le Maître & le Seigneur du défunt, ainsi pourquoi lui refuserois-je ces derniers devoirs de piété ?* Mais ce n'est pas tout ; il n'eut pas plutôt proferé ces paroles, que se dépouillant de son vêtement Royal, il commanda que l'on s'en servit pour envelopper ces ossemens, & qu'on

qu'on les ensevelit selon les manières & la coutume du pais: ce que ses Courtisans ayant vu avec admiration s'écrierent, *si la piété de notre Prince est si grande envers des ossemens tout secs; combien grande ne sera-t-elle pas envers des hommes qui jouissent de la vie.* Ils firent quelques autres réflexions de cette nature.

La charité de *Vênvâm*, avoit proprement pour objet toutes sortes de personnes, mais particulièrement les personnes avancées en âge, les veuves, les orphelins, & les pauvres, qu'il protegeoit & nourrissoit comme s'ils eussent été ses propres enfans. On croit que ces charitables actions ont été la cause principale du retablissement d'une pieuse coutume des premiers Empereurs, & d'une loi qu'on observe encore aujourd'hui dans toute la Chine. Cette loi porte que dans chaque ville, même dans les plus petites, l'on entretiendra, aux depens du public, cent pauvres personnes âgées.

Mais *Vênvâm* ne se contenta pas d'avoir donné, durant le cours de sa vie, des instructions & des exemples de vertu; lors qu'il se sentit proche de la mort, ne se fiant pas assez sur la force de ses instructions précédentes & de ses exemples, & sachant que les dernières paroles des mourans font une grande impression, il donna encore à son fils *Vuvâm* ces trois avertissemens. 1. *Lorsque vous verrez faire quelque action vertueuse, ne soyez point paresseux à*

la pratiquer. 2. Lors que l'occasion de faire une chose raisonnable se présentera, profitez-en, sans hésiter. 3. Ne cessez point de travailler à détruire & à extirper les vices. Ces trois avertissemens que je vous donne, mon fils, ajouta-t-il, contiennent tout ce qui peut produire une probité exacte, & une conduite droite.

Voilà sans doute un exemple qui fait sentir, que dans le tems que ce Roi vivoit, les Chinois avoient des sentimens fort raisonnables, & que la vertu étoit leur passion, pour ainsi dire; car enfin les peuples, pour l'ordinaire, se conforment aux sentimens & aux mœurs de leurs Rois.

Regis ad exemplum, totus componitur orbis.

Il n'y a rien pourtant, qui donne une plus grande idée de la vertu des anciens Chinois, que ce qu'ils ont dit & pratiqué, à l'égard des procez. Ils enseignoient qu'il ne falloit tenter des procez à personne; que les fraudes, les aigreurs & les inimitiez qui sont les suites ordinaires des procez, étoient indignes des hommes; que tout le monde devoit vivre dans l'union & dans la concorde, & que pour cela il falloit que chacun fit tous ses efforts, ou pour empêcher les procez de naître, ou pour les étouffer dans leur naissance, en accordant les parties, & leur inspirant l'amour de la paix,

c'est-à-dire, en les engageant à renouveler & polir leur raison; ce sont les paroles de Cengou.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable sur ce sujet, c'est les précautions extraordinaires que les Juges prenoient, lorsque quelque cause étoit portée devant leurs Tribunaux. Ils examinoient, avec toute l'attention dont ils pouvoient être capables, tout l'extérieur de celui qui suscitoit le proces, afin que par ce moyen ils pussent connoître si cét homme étoit poussé par de bons motifs, s'il croyoit sa cause bonne, s'il agissoit sincèrement: & il y avoit cinq Règles pour cela. Par la première Règle, ils examinoient l'arrangement de ses termes & la manière de parler, & cela s'appelloit *Cutim*, c'est-à-dire, l'observation des paroles. Par la seconde Règle, ils consideroient l'air de son visage, & le mouvement de ses levres; & cela s'appelloit *Setim*, c'est-à-dire, l'observation du visage. Par la troisième ils prenoient garde à la manière dont il respiroit lors qu'il proposoit sa cause; cette Règle s'appelloit *Kitim*, c'est-à-dire, l'observation de la respiration. Par la quatrième ils remarquoient s'il avoit la répartie prompte: s'il ne donnoit pas des réponses embarrassées, mal-assurées, incertaines; ou s'il parloit d'autre chose que de ce dont il étoit question; si ses paroles n'étoient pas ambiguës; & cela s'appelloit *Uthtim*, c'est-à-dire, l'observation des réponses. Enfin, par la cinquième

Règle, les Juges devoient considerer avec soin les regards, prendre garde s'il n'y avoit point de trouble, d'égarement, de confusion; s'il n'y paroïssoit pas quelque indice de mensonge & de fraude, & cette dernière Règle étoit appelée *Motim*, c'est-à-dire, *l'observation des yeux*.

C'étoit par ces marques extérieures que cet ancien Areopage decouvroit les sentimens les plus-cachez du cœur, rendoit une justice exacte, détournoit une infinité de gens des procez & des fraudes, & leur inspiroit l'amour de l'équité & de la concorde. Mais aujourd'hui, on ignore ces Règles dans la Chine, ou du moins elles y sont negligées entièrement.

Pour revenir à la Doctrine de Confucius éclaircie par les Commentaires de *Cemçu*, ce Disciple fait fort valoir une Maxime qu'il avoit entendu dire fort souvent à son maître, & qu'il inculquoit aussi fort lui-même. La voici. *Conduisez-vous toujours avec la même précaution & avec la même retenue que vous auriez, si vous étiez observé par dix yeux, & que vous fussiez montré par dix mains.*

Pour rendre la vertu plus recommandable encore, & en inspirer avec plus de facilité les sentimens, le même Disciple fait comprendre, que, ce qui est honnête & utile étant aimable, nous sommes obligez à aimer la vertu, parce qu'elle renferme ces deux qualitez; que d'ail-

leurs

leurs la vertu est un ornement qui embellit , pour ainsi dire , toute la personne de celui qui la possède , son intérieur & son extérieur ; qu'elle communique à l'esprit des beautés & des perfections qu'on ne sauroit assez estimer ; qu'à l'égard du corps , elle y produit des agréments fort sensibles ; qu'elle donne une certaine Physionomie , certains traits , certaines manières qui plaisent infiniment ; & que comme c'est le propre de la vertu de mettre le calme dans le cœur & d'y entretenir la paix , aussi ce calme intérieur & cette joye secrète produisent une certaine sérénité sur le visage , une certaine joye , & un certain air de bonté de douceur & de raison qui attire le cœur & l'estime de tout le monde. Après quoi il conclut , que la principale occupation d'un homme est de rectifier son esprit , & de si bien régler son cœur , que ses passions soient toujours dans le calme ; & que s'il arrive qu'elles viennent à être excitées , il n'en soit pas plus ému qu'il ne faut , en un mot , qu'il les règle selon la droite raison. Car , par exemple , ajoute-t-il , si nous nous laissons emporter à une colère démesurée , c'est-à-dire , si nous nous mettons en colère lorsque nous n'en avons point de sujet , ou plus que nous ne devons lors que nous en avons quelque sujet , l'on doit conclure de-là , que notre esprit n'a point la rectitude qu'il devoit avoir. Si nous méprisons & haïssons mortellement une per-

sonne , à cause de certains défauts que nous remarquons en elle , & que nous ne rendions pas justice à ses bonnes qualitez , si elle en a ; si nous nous laissons troubler par une trop grande crainte ; si nous nous abandonnons à une joye immodérée , ou à une tristesse excessive , on ne peut pas dire non plus , que nôtre esprit soit dans l'état où il devroit être , qu'il ait sa rectitude & sa droiture.

Cemçu pousse encore plus loin cette Morale , & lui donne une perfection , qu'on n'auroit , ce semble , jamais attendu de ceux qui n'ont point été honorez de la révélation divine. Il dit , que non seulement il faut garder de la moderation en général , toutes les fois que nos passions sont excitées , mais qu'aussi à l'égard de celles qui sont les plus legitimes , les plus innocentes , & les plus loüables , nous ne devons point nous y abandonner aveuglément , & suivre toujours leurs mouvemens ; qu'il faut consulter la raison. Par exemple , les parens sont obligez de s'aimer les uns les autres. Cependant , comme leur amitié peut être trop foible , elle peut être aussi trop forte : & , à l'un & à l'autre égard , il y a sans doute du dérèglement. Il est juste d'aimer son pere : mais si un pere a quelque défaut considerable , s'il a commis quelque grande faute , il est du devoir d'un fils de l'en avertir , & de lui dire ce qui lui peut être utile , en gardant toujours un certain respect dont

dont il ne doit jamais se départir. De-même, si un fils est tombé dans quelque péché, il est du devoir d'un pere de le censurer, & de lui donner là-dessus ses instructions. Que si leur amour est aveugle, si leur amour est une pure passion; si c'est la chair & le sang qui les font agir, cet amour est un amour déséglé. Pourquoi? parce qu'il se détourne de la règle de la droite raison.

Nous ferions grand tort au Lecteur, si nous ne parlions pas de l'Empereur *Tao*, dont on voit l'éloge dans l'Ouvrage qui a fourni la matière du nôtre. Jamais homme n'a pratiqué avec plus d'exactitude que lui, tous ces devoirs qui viennent d'être proposez par le Disciple de Confucius. On peut dire, si son portrait n'est point flaté, qu'il avoit un naturel fait pour la vertu. Il avoit le cœur tendre, mais magnanime & bien réglé. Il aimoit ceux qu'il étoit obligé d'aimer, mais c'étoit sans la moindre foiblesse. Il régloit, en un mot, son amour & toutes ses passions, par la droite raison.

Ce Prince parvint à l'Empire, 2357. ans avant Jesus-Christ; il régna cent ans: mais il régna avec tant de prudence, avec tant de sagesse, & avec tant de démonstrations de douceur & de bonté pour ses sujets, qu'ils étoient les plus heureux peuple de la terre.

Tao avoit toutes les excellentes qualitez qu'on peut désirer dans un Prince. Les riches-

ses ne lui donnoient aucun orgueil. Son extraction, qui étoit si noble & si illustre ne lui inspiroit aucun sentiment de fierté. Il étoit honnête, sincère, doux, sans nulle affectation. Son Palais, sa table, ses habillemens, ses meubles, faisoient voir la plus grande moderation qu'on ait jamais vûe. Il aimoit la Musique, mais c'étoit une Musique grave, une Musique modeste & pieuse; il ne detestoit rien tant que ces chansons où l'honnêteté & la pudeur sont blessées. Ce n'étoit point une humeur bizarre qui lui faisoit haïr ces sortes de chansons, c'étoit le désir qu'il avoit de se rendre, en toutes choses, agréable au Ciel. Ce n'étoit point non-plus l'avarice qui produisoit en lui cette moderation qu'il gardoit dans sa table, dans ses habillemens, dans ses meubles, & dans tout le reste, c'étoit uniquement l'amour qu'il avoit pour ceux qui étoient dans l'indigence; car il ne pensoit qu'à les soulager. C'est aussi sa grande piété, & cette charité ardente dont il brûloit, qui lui faisoient souvent proferer ces paroles admirables: *La faim de mon peuple est ma propre faim. Le péché de mon peuple est mon propre péché.*

L'an 72. de son regne il élût pour Collègue *Xun* qui gouverna l'Empire avec lui vingt-huit ans. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable & qui merite les loüanges & les applaudissemens de tous les siècles, c'est que quoi-qu'il eut

eut un fils, il déclara qu'il vouloit que *Xun* en qui il voyoit beaucoup de vertu, une probité exacte, & une conduite judicieuse, fût son unique Successeur. Et comme on lui rapporta que son fils se plaignoit de ce que son pere l'avoit exclu de la Succession à l'Empire, il fit cette réponse, qui seule peut être la matière d'un beau Panegyrique, & rendre la mémoire immortelle. *J'aime mieux que mon fils seul soit mal, & que tout mon peuple soit bien, que si mon fils seul étoit bien, & que tout mon peuple fût mal.*

Comme le principal but de Confucius, ainsi que nous l'avons déjà dit, a été de proposer la Doctrine aux Rois, & de la leur persuader, parce qu'il a cru, que s'il pouvoit leur inspirer des sentimens de vertu, leurs sujets deviendroient vertueux à leur exemple, *Cemçu* expliquant cette Doctrine s'étend fort sur les devoirs des Rois.

Il s'attache principalement à trois choses.
 1. A faire voir qu'il est très-important que les Rois se conduisent bien dans leur famille & dans leur Cour, parce que l'on ne manque point d'imiter leurs manières & leurs actions. 2. A leur persuader que la nécessité qu'il y a en général d'acquiescer l'habitude de la vertu & d'en remplir les devoirs, en tous lieux & à toutes sortes d'égards. 3. A les engager à ne pas appauvrir le peuple, mais à faire tout pour son bien

bien & pour la commodité.

A l'égard du premier article, il se sert de plusieurs pensées que le livre des Odes lui fournit. Mais voici, en deux mots, ce qu'il dit de plus considérable. Si, dit-il, un Roi comme pere, témoigne de l'amour à ses enfans; si, comme fils, il est obéissant à son père: si en qualité d'aîné, il a de la bienveillance pour ses cadets, & vit en paix avec eux; si, comme cadet, il a du respect & des égards pour son aîné; s'il traite avec douceur ceux qui sont à son service; s'il est charitable, sur tout envers les veuves & les Orphelins; si, dis-je, un Roi s'acquie exactement de tout cela, son peuple l'imitera, & l'on verra par tout son Royaume, tout le Monde pratiquer la vertu. Les peres & les meres aimeront leurs enfans avec tendresse, & leur donneront une bonne éducation. Les enfans honoreront leurs peres & leurs meres & leur obéiront exactement. Les aînez agiront avec bonté envers leurs cadets, & les cadets auront de la considération & des égards pour leurs aînez, ou pour les autres personnes pour lesquelles, la bienfaisance veut qu'ils aient du respect, comme, par exemple, pour les personnes avancées en âge. Enfin ceux qui auront du bien feront subsister quelques veuves, quelques Orphelins, quelques personnes infirmes: car il n'y a rien qui fasse plus d'impression sur les esprits des peuples, que les exemples de leurs Rois.

A l'égard du second article, où Confucius exhorte en général à pratiquer la vertu, il allègue pour principe cette maxime, à laquelle Jésus-Christ lui-même semble rapporter toute la Morale, *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit, & ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.*

Parmi ceux au milieu desquels vous vivez, dit le Disciple de Confucius, il y en a qui sont au dessus de vous, il y en a d'autres qui vous sont inférieurs, d'autres qui vous sont égaux; il y en a qui vous ont précédé, il y en a qui doivent être vos Successeurs; Vous en avez à votre main droite, vous en avez à votre main gauche. Faites réflexion, que tous ces hommes-là ont les mêmes passions que vous, & que ce que vous souhaitez qu'ils vous fassent, ou qu'ils ne vous fassent point, ils souhaitent que vous le leur fassiez, ou que vous ne le leur fassiez point. Ce que vous haïssez donc dans vos supérieurs, ce que vous blâmez en eux, gardez-vous bien de le pratiquer à l'égard de vos inférieurs: & ce que vous haïssez & blâmez dans vos inférieurs, ne le pratiquez point à l'égard de vos supérieurs. Ce qui vous déplaît dans vos prédécesseurs, évitez-le, pour n'en donner pas l'exemple vous-même, à ceux qui viendront après vous. Et comme au cas que vous vinssiez à leur donner un tel exemple, vous devriez souhaiter qu'ils ne le suivissent point; aussi vous-même

ne suivez point les mauvais exemples de ceux qui vous ont précédé. Enfin ce que vous blâmez dans ceux qui sont à votre main droite, ne le pratiquez point à l'égard de ceux qui sont à votre main gauche; & ce que vous blâmez à l'égard de ceux qui sont à votre main gauche, gardez-vous de le pratiquer à l'égard de ceux qui sont à votre main droite. Voilà, conclut *Cemçu*, de quelle manière nous devons mesurer & régler toutes nos actions: & si un Prince en use de la sorte, il arrivera que tous ses sujets ne seront qu'un cœur & qu'une ame, & qu'il devra être appelé plutôt leur pere, que leur seigneur & leur maître. Ce sera le moyen d'attirer les bénédictions & les faveurs du Ciel, de n'avoir rien à craindre, & de mener une vie douce & tranquille: car enfin, la vertu est la base & le fondement d'un Empire, & la source d'où découle tout ce qui le peut rendre florissant. C'est dans cette vue qu'un Ambassadeur du Royaume de *Cu*, fit cette belle réponse à un Grand du Royaume de *Cin* qui lui demandoit, si dans le Royaume de son Maître il y avoit de grandes richesses & des pierres précieuses; *Il n'y a rien qu'on estime précieux dans le Royaume de Cu que la vertu.* Un Roi de *Ci*, fit à peu près la même réponse. Ce Prince venoit de traiter alliance avec le Roi de *Guei*, & le Roi de *Guei* lui ayant demandé, si dans son Royaume, il y avoit des pierres précieuses, il répondit qu'il

n'y en avoit point. Quoi ! repartit ce Roi tout surpris, est-il possible que quoi-que mon Royaume soit plus petit que le vôtre, il s'y trouve pourtant une Escarboucle dont l'éclat est si grand, qu'il peut éclairer autant d'espace qu'il en faut pour douze Chariots, & que dans votre Royaume qui est beaucoup plus vaste que le mien, il n'y ait point de ces pierres précieuses ! *J'ai quatre Ministres*, repliqua la Roi de Ci qui gouvernent avec une grande prudence les Provinces que je leur ai confiées : *Voilà mes pierres précieuses, elles peuvent éclairer mille stades.* Ce ne sont pas les hommes seuls dans la Chine qui ont estimé la vertu, il y a eu des femmes qui l'ont regardée comme un bien d'un prix infini & preferable à tous les trefors. Une illustre Reine, appelée *Kiam*, qui régnoit 200. ans avant Confucius retira son mari du libertinage & de la débauche, par une action qui merite d'être immortalisée. Comme elle voyoit que ce Prince assistoit continuellement à des repas de débauche, & qu'il s'abandonnoit à toutes sortes de voluptez, elle arracha un jour ses pendans d'oreille & toutes les pierreries qu'elle portoit, & en cet état elle alla trouver le Roi, & lui dit ces paroles avec une émotion touchante. *Seigneur, est-il possible que la débauche & la luxure vous plaisent si fort. Vous méprisez la vertu, mais je l'estime infiniment plus que les pierres précieuses.* Elle s'étendit ensuite sur ce sujet, & l'a-

l'action & le discours de cette Princeſſe le touchèrent ſi fort, qu'il renonça à ſes deſordres, & ſ'addonna tout entier à la vertu & au ſoin de ſon Royaume, qu'il gouverna encote treize ans avec l'aplaudiffement de tout le monde.

Enfin, à l'égard du dernier article, *Cemçu* représente aux Rois qu'ils ne doivent point fouler le peuple, ni par leurs impôts, ni autrement; que pour n'être pas obligez d'en venir là, il eſt néceſſaire de choiſir des Miniſtres capables, fidèles, vertueux, & par conſéquent d'éloigner du miniſtère des affaires, ceux qui en ſont indignes, & qui par leurs cruautéz, leur ambition & leur avarice, ne peuvent que porter un très-grand préjudice à l'Etat. Il leur fait comprendre, qu'ils doivent diminuer, autant qu'il eſt poſſible, le nombre des Miniſtres, & de tous ceux qui vivent aux dépens du public; tâcher de porter tout le monde au travail, & faire en ſorte que ceux qui gouvernent & diſpenſent les finances, le faſſent avec toute la moderation poſſible. Les Princes, ajoûte-t-il, ne doivent jamais chercher leur intérêt particulier; ils ne doivent chercher que les intérêts de leur peuple: pour être aimez & ſervis fidèlement, ils doivent perſuader à leurs Sujets, par leur conduite, qu'ils ne penſent qu'à les rendre heureux; ce qu'ils ne leur perſuaderont jamais, ſ'ils n'ont à cœur que leurs intérêts particuliers, ſ'ils les foulent & les appauvriſſent.

LIVRE SECOND.

CE second livre de Confucius, a été mis en lumière par *Cusu* son petit fils. Il y est parlé de diverses choses, mais sur tout de cette belle mediocrité qu'il faut garder en toutes choses avec constance, entre le trop & le trop peu. Aussi ce livre a-t-il pour titre, *Chumjum*, c'est-à-dire, *Milieu perpetuel*, milieu gardé constamment.

Confucius enseigne d'abord, que tous les hommes doivent aimer cette mediocrité, qu'ils la doivent rechercher avec un soin extrême. Il dit que l'homme parfait tient toujours un juste milieu, quoi qu'il entreprenne; mais que le méchant s'en éloigne toujours, qu'il en fait trop, ou qu'il n'en fait pas assez. Lorsque la droite raison venue du Ciel, ajoute-t-il, a montré une fois à un homme sage le milieu qu'il doit tenir, il y conforme ensuite toutes ses actions, en tout tems, aussi bien dans l'adversité que dans la prospérité; il veille continuellement sur lui-même, sur ses pensées, sur les mouvemens les plus cachez de son cœur, afin de se régler toujours sur ce juste milieu, qu'il ne veut jamais perdre de vûe: mais les méchans n'étant retenus, ni par l'amour de la vertu, leurs passions déréglées les portent toujours dans les extrêmes.

Ce Philosophe ne peut assez admirer cette heureuse mediocrité , il la regarde comme la chose du monde la plus relevée, comme la chose du monde la plus digne de l'amour & de l'occupation des esprits les plus sublimes, comme le seul chemin de la vertu : & il se plaint, de ce que de tout tems il y a eu si peu de personnes qui l'aient gardée : il en recherche même la cause. Il dit, que pour le regard des Sages du siècle, ils la négligent, & n'en font point de cas, parce-qu'ils s'imaginent qu'elle est au dessous de leurs grands desseins, de leurs projets ambitieux : & que pour les personnes grossières elles n'y parviennent que difficilement, ou parce qu'ils ne la connoissent point, ou parce que la difficulté qu'il y a à y parvenir les étonne & les décourage : & tout cela, ajoute Confucius, arrive faute d'examen ; car si l'on examinoit avec exactitude ce qui est bon en soi, l'on reconnoitroit que toutes les extremités sont nuisibles, & qu'il n'y a que le milieu qui soit toujours bon & utile.

Il allegue sur tout ceci l'exemple de l'Empereur *Xun*. Que la prudence de l'Empereur *Xun* a été grande, s'écrie-t-il, il ne se contentoit pas, dans l'administration des affaires de l'Etat, de son seul examen, de son jugement particulier, de sa prudence ; il se servoit encore des conseils des moindres de ses sujets. Il demandoit même conseil sur les moindres choses, &

il se faisoit un devoir & un plaisir, d'examiner les réponses qu'on lui donnoit ; quelque communes qu'elles parussent. Lors qu'on lui proposoit quelque chose , & qu'après un mûr examen, il s'étoit convaincu que ce qu'on lui proposoit, n'étoit pas conforme à la droite raison , il n'y acquiesçoit point, mais il représentoit, avec un cœur ouvert, ce qu'il y avoit de mauvais dans le conseil qu'on lui donnoit. Par ce moyen il faisoit que ses Sujets prénoient de la confiance en lui, & qu'ils s'accoutumoient à lui donner, de tems-en-tems , des avertissements avec liberté. Pour les conseils bons & judicieux, il les suivoit, il les louoit, il les exaltoit ; & par-là chacun étoit encouragé, à lui déclarer ses sentimens avec plaisir. Que si, parmi les conseils qu'on lui donnoit, il s'en trouvoit, qui fussent entièrement opposez les uns aux autres, il les examinait attentivement, & apres les avoir examinez, il prenoit toujours un milieu, sur tout lors qu'il s'agissoit de l'intérêt public.

Confucius déplore ici la fausse prudence, des gens de son tems. En effet, elle avoit fort dégénéré de la prudence des anciens Rois. Il n'y a, dit-il, à présent personne, qui ne dise, j'ai de la prudence, je sçai ce qu'il faut faire, & ce qu'il ne faut point faire. Mais parce qu'aujourd'hui, on n'a devant les yeux que son profit & sa commodité particulière, il ar-

rive qu'on ne pense point aux maux qui en peuvent provenir, aux périls auxquels ce gain & ce profit exposent, & que l'on ne s'apperçoit point du précipice. Il y en a qui connoissent parfaitement la Nature & le prix de la médiocrité, qui la choisissent pour leur règle, & qui y conforment leurs actions, mais qui ensuite, venant à se laisser surmonter par la paresse, n'ont pas la force de persister. Que sert à ces sortes de gens la connoissance & les résolutions qu'ils ont formées? Hélas! il n'en étoit pas de même de mon Disciple *Hoeï*: il avoit un discernement exquis, il remarquoit toutes les différences qui se trouvent dans les choses, il choisissoit toujours un milieu, il ne l'abandonnoit jamais.

Au-reste, ajoute Confucius, ce n'est pas une chose fort facile à acquérir, que ce milieu que je recommande tant. Hélas! il n'y a rien de si difficile; c'est une affaire qui demande de grands soins & de grands travaux. Vous trouverez des hommes qui seront capables de gouverner heureusement les Royaumes de la terre. Vous en verrez qui auront assez de magnanimité, pour refuser les dignitez & les avantages les plus considérables: il y en aura même qui auront assez de courage pour marcher sur des épées toutes nuës: mais que vous en trouverez peu, qui soient capables de tenir un juste milieu! Qu'il faut d'adresse, qu'il faut de travail,

vail, qu'il faut de courage, qu'il faut de vertu, pour y parvenir.

Ce fut à l'occasion de cette morale, qu'un de ses Disciples, qui étoit d'une humeur guerrière & fort ambitieuse, lui demanda en quoi consistoit la valeur, & ce qu'il falloit faire pour mériter le nom de vaillant. Entendez vous parler, répondit Confucius, de la valeur de ceux qui sont dans le Midi, ou de la valeur de ceux qui habitent dans le Septentrion, ou bien de la valeur de mes Disciples, qui s'attachent à l'étude de la sagesse? Agir avec douceur dans l'éducation des enfans & des Disciples, avoir de l'indulgence pour eux; supporter patiemment leurs desobéissances & leurs défauts, voilà en quoi consiste la valeur des habitans du Midi. Par cette valeur ils surmontent leur temperament violent, & soumettent à la droite raison leurs passions, qui sont ordinairement violentes. Coucher sans crainte dans un camp, reposer tranquillement, au milieu du terrible appareil d'une armée; voir devant ses yeux mille morts, sans s'effrayer; ne s'ennuyer point même de cette sorte de vie, s'en faire un plaisir: voilà ce que j'appelle la valeur des hommes du Septentrion. Mais comme d'ordinaire, il y a en tout cela beaucoup de temerité, & que le plus souvent on ne s'y regle gueres, sur ce milieu que tout le monde devroit rechercher, ce n'est point cette sorte de valeur que je demande

de mes Disciples. Voici que doit être leur caractère.

Un homme parfait, (car enfin, il n'y a que les hommes parfaits, qui puissent avoir une véritable valeur,) un homme parfait doit toujours être occupé, à se vaincre lui même. Il doit s'accommoder aux mœurs, & à l'esprit des autres; mais comme il doit être toujours maître de son cœur, & de ses actions, il ne doit jamais se laisser corrompre, par la conversation ou les exemples des hommes lâches & effeminez, il ne doit jamais obéir, qu'il n'ait examiné auparavant ce qu'on lui commande; il ne doit jamais imiter les autres, sans discernement. Au milieu de tant d'insensés & de tant d'aveugles, qui marchent à travers champs, il doit marcher droit, & ne pancher vers aucun parti: c'est la véritable valeur. De plus, si ce même homme est appelé à la Magistrature, dans un Royaume où la vertu est considérée, & qu'il ne change point de mœurs, quelque grands que soient les honneurs, auxquels il est élevé; s'il y conserve toutes les bonnes habitudes, qu'il avoit lors qu'il n'étoit que particulier; s'il ne se laisse pas emporter à la vanité, & à l'orgueil, cet homme-là est véritablement vaillant: *ah! que cette valeur est grande!* Que si au contraire, il est dans un Royaume, où la vertu & les Loix soient méprisées, & que dans la confusion & le desordre qui y regnent, il soit lui même

pres-

pressé de la pauvreté, affligé, réduit même à perdre la vie, mais que cependant, au milieu de tant de misères, il demeure ferme, il conserve toute l'innocence de ses mœurs, & ne change jamais de sentimens, *ah ! que cette valeur est grande & illustre !* Au lieu donc de la valeur des pays Meridionaux, ou de celle du Septentrion, je demande, & j'attends de vous, mes chers Disciples, une valeur de la Nature de celle dont je viens de parler.

Voici quelque chose que dit Confucius, qui n'est pas moins remarquable. Il y a, dit-il, des gens qui passent les bornes de la médiocrité, en affectant d'avoir des vertus extraordinaires : ils veulent que dans leurs actions il y ait toujours du merveilleux, afin que la posterité les loue & les exalte. Certes, pour moi je ne m'entêterai jamais de ces actions éclatantes, où la vanité & l'amour propre ont toujours plus de part que la vertu. Je ne veux sçavoir & pratiquer, que ce qu'il est à propos de sçavoir, & de pratiquer par tout.

Il y a quatre Régles, sur lesquelles l'homme parfait se doit conformer. 1. Il doit pratiquer lui même à l'égard de son pere, ce qu'il exige de son fils. 2. Il doit faire paroître dans le service de son Prince, la même fidélité qu'il demande de ceux qui lui sont soumis. Il doit agir, à l'égard de son aîné, de la même manière qu'il veut que son cadet agisse à son égard. 4. En-

fin,

fin, il en doit user envers ses amis, comme il souhaite que ses amis en usent envers lui. L'homme parfait s'acquie continuellement de ces devoirs, quelque communs qu'ils paroissent. S'il vient à s'appercevoir qu'il ait manqué en quelque chose, il n'est point en repos qu'il n'ait réparé sa faute; s'il reconnoit qu'il n'a pas rempli quelque devoir considérable, il n'y a point de violence qu'il ne se fasse pour le remplir parfaitement. Il est modéré & retenu dans ses discours, il ne parle qu'avec circonspection: s'il lui vient une grande affluence de paroles, il ne l'ose pas étaler, il s'arrete: en un mot, il est à lui même un si rigoureux censeur, qu'il n'est point en repos que ses paroles ne répondent à ses actions, & ses actions à ses paroles. Or le moyen, s'écrie-t-il, qu'un homme qui est parvenu à cette perfection n'ait une vertu solide & constante!

Cusu ajoute ici à la Doctrine de son Maître une Morale digne de la méditation de ceux qui désirent se perfectionner. L'homme parfait, dit ce digne Disciple d'un si grand Philosophe, l'homme parfait se conduit selon son état présent, & ne souhaite rien au delà. S'il se trouve au milieu des richesses, il agit comme un homme riche, mais il ne s'adonne pas aux voluptez illicites; il evite le luxe, il n'a nul orgueil, il ne choque personne. S'il est dans un état pauvre & contemtible, il agit comme doit
agir

agir un homme pauvre & méprisé; mais il ne fait rien d'indigne d'un homme grave, & d'un homme de bien. S'il est éloigné de son païs, il se conduit comme un étranger se doit conduire; mais il est toujours semblable à lui même. S'il est dans l'affliction & dans les souffrances, il ne brave pas fierement son destin, mais il a de la fermeté & du courage; rien ne scauroit ébranler sa constance. S'il est élevé aux Dignitez de l'Etat, il tient son rang, mais il ne traite jamais avec sévérité ses inférieurs: & s'il se voit au dessous des autres, il est humble, il ne sort jamais du respect qu'il doit à ses supérieurs; mais il n'achete jamais leur faveur par des lachetez & des flateries. Il employe tous ses soins à se perfectionner lui même, & n'exige rien des autres avec sévérité: c'est pour cela qu'il ne témoigne du mécontentement ni de l'indignation à personne. S'il élève les yeux vers le Ciel, ce n'est point pour se plaindre de ce qu'il ne lui envoie pas la prospérité, ou murmurer de ce qu'il l'afflige: s'il regarde en bas vers la terre, ce n'est point pour faire des reproches aux hommes, & leur attribuer la cause de ses malheurs & de ses nécessitez; c'est pour témoigner son humilité, c'est pour dire qu'il est toujours content de son état, qu'il ne désire rien au delà, & qu'il attend, avec soumission, & avec un esprit toujours égal, tout ce que le Ciel ordonnera de luy. Aussi jouit-t-il d'une certai-

ne tranquillité, qui ne scauroit être bien comparée, qu'au sommet de ces montagnes, qui sont plus élevés que la region, où se forment les foudres & les tempêtes.

Dans la suite de ce livre, il est parlé du respect profond que les anciens Chinois, & sur tout, les Rois & les Empereurs, avoient pour leurs pères & pour leurs mères, & de l'obéissance exacte qu'ils leur rendoient. Si un Roi, disoient-ils, a du respect pour son père & pour sa mère, & leur obéit, certainement il tachera de porter ses Sujets à suivre son exemple; car enfin, un homme qui aime la vertu, désire que tous les autres l'aiment aussi, sur tout s'il est de son intérêt qu'ils soient vertueux: or il importe fort à un Roi, que ses Sujets aiment la vertu & la pratiquent. En-effet, comment pourroit-il espérer d'être obéi de ses Sujets, s'il refusoit lui-même d'obéir à ceux qui lui ont donné le jour. Après tout, si un Prince souhaite de porter ses Sujets à être obéissans à leurs peres & à leurs meres, il doit user envers eux de bienveillance, & les traiter avec cette tendresse qu'ont les peres pour leurs enfans; car on imite volontiers ceux que l'on aime, & dont l'on croit être aimé. Que si ce Prince, par cette conduite, porte ses Sujets à obéir à leurs peres & à leurs meres, & ensuite à lui obéir à lui-même, comme à leur pere commun, à plus forte raison obéiront-ils au Ciel, d'où viennent les couron-

nes & les Empires ; au Ciel, qui est le Pere souverain de tous les hommes. Et qu'arrivera-t-il de cette obeissance ? Il arrivera que le Ciel répandra ses bénédictions, sur ceux qui s'en feront si bien aquitez. Il récompensera abondamment une si belle vertu, il fera régner par tout la paix & la concorde ; si bien que le Roi & ses Sujets ne sembleront qu'une seule famille, où les Sujets obeissant à leur Roi, comme à leur pere, & le Roi aimant ses Sujets, comme les enfans, ils menéront tous, comme dans une seule maison, mais une maison riche, magnifique, réglée & commode, la vie la plus heureuse, & la plus douce que l'on puisse imaginer.

Pour retourner à Confucius, comme il sçavoit que les exemples des Rois font une grande impression sur les esprits, il propose encore celui de l'Empereur *Xun*, à l'égard de l'obeissance que les enfans doivent à leurs peres, & à leurs mères. *O que l'obeissance de cet Empereur a été grande !* S'écrie Confucius. Aussi, continue-t-il, s'il a obtenu du Ciel la couronne Imperiale, c'est la récompense de cette vertu. C'est cette vertu qui lui a procuré tant de revénus, ces richesses immentes, & ces grands Royaumes qui n'ont pour bornes que l'Océan. C'est cette vertu, qui a rendu par tout le Monde son nom si célèbre. Enfin, je ne doute point que cette longue & douce vie, dont il a joui, ne doive être regardée comme une récompense de

cette vertu. A entendre parler ce Philosophe, ne diroit-on pas qu'il avoit lû le Décalogue, & qu'il sçavoit la promesse que Dieu y a faite, à ceux qui honoreront leur pères & leur mères. Mais si, par ce que vient de dire Confucius, il semble que le Décalogue ne lui fût pas inconnu, il semblera bien mieux qu'il connoissoit les Maximes de l'Evangile, lors qu'on aura vû ce qu'il enseigne touchant la charité, qu'il dit qu'il faut avoir pour tous les hommes.

Cét amour, dit-il, qu'il faut avoir pour tous les hommes du monde, n'est point quelque chose d'étranger à l'homme, c'est l'homme lui-même, ou, si vous voulez, c'est une propriété naturelle de l'homme, qui luy dicte qu'il doit aimer généralement tous les hommes. Cependant, aimer par dessus tous les hommes, son pere & sa mere, c'est son premier & principal devoir, de la pratique duquel il va ensuite, comme par degrez, à la pratique de cet amour universel, qui a pour objet tout le genre humain. C'est de cet amour universel que vient la justice distributive, cette justice, qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, & que sur tout on chérit & honore les hommes sages, & d'une probité exacte, & qu'on les élève aux Charges & aux Dignitez de l'Etat. Cette différence, qui est entre l'amour qu'on a pour son pere & pour sa mere, & celui que nous avons pour les autres, entre l'amour qu'on a pour les hom-

hommes vertueux & habiles, & celui qu'on a pour les hommes qui n'ont pas tant de vertu ni d'habileté; cette différence, dis-je, est comme une harmonie, comme une Symmetrie de devoirs que la raison du Ciel a gardée, & à laquelle il ne faut rien changer.

Confucius propose cinq Régles pour la conduite de la vie, qu'il appelle Régles universelles. La première regarde la justice qui doit être pratiquée entre un Roi & ses Sujets, La seconde regarde l'amour qui doit être entre un pere & ses enfans. La troisième recommande la foi conjugale aux maris & aux femmes. La quatrième concerne la subordination qui se doit trouver entre les aînez & les cadets. La cinquième oblige les amis à vivre dans la concorde, dans une grande union, & à se rendre office reciproquement. Voilà, ajoute-t-il, les cinq Régles générales, que tout le monde doit observer; voilà comme cinq chemins publics, par lesquels les hommes doivent passer. Mais après tout, on ne peut observer ces Régles, si l'on n'a ces trois vertus, *la prudence*, qui fait discerner ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais, *l'amour universel*, qui fait que l'on aime tous les hommes, & *cette fermeté* qui fait persévérer constamment dans l'attachement au bien, & dans l'aversion pour le mal. Mais de peur que quelques personnes timides ou peu éclairées dans la Morale ne s'imaginassent, qu'il leur

leur seroit impossible d'aquérir ces trois vertus, il afluë, qu'il n'y a personne qui ne les puisse aquerir, que l'impuissance de l'homme n'est que volontaire. Quelque grossier que soit un homme, quand même, dit-il, il seroit sans nulle expérience, si pourtant il désire d'apprendre, & qu'il ne se lasse point dans l'étude de la vertu, il n'est pas fort éloigné de la Prudence. Si un homme, quoi que tout plein encore de son amour propre, tache de faire de bonnes actions, le voilà déjà tout près de cet amour universel, qui engage à faire du bien à tous les hommes. Enfin, si un homme sent une secrète honte, lors qu'il entend parler de choses sales & injustes; s'il ne peut s'empêcher d'en rougir, le voilà fort près de cette fermeté d'ame, qui fait rechercher avec constance le bien, & avoir de l'aversion pour le mal.

Après que le Philosophe Chinois a parlé de ces cinq Régles universelles, il en propose neuf particulières pour les Rois, parce qu'il regarde leur conduite, comme une source publique de bonheur ou de malheur. Les voici. 1. Un Roi doit travailler sans cesse à orner sa personne de toutes sortes de vertus. 2. Il doit honorer & chérir les hommes sages & vertueux. 3. Il doit respecter & aimer ceux qui lui ont donné la naissance. 4. Il doit honorer & estimer, ceux de ses Ministres qui se distinguent par leur habileté, & ceux qui exercent les principales Char-

ges de la Magistrature. 5. Il doit s'accommoder , autant qu'il est possible , aux sentimens & à la volonté des autres Ministres, & de ceux qui ont des emplois un peu moins considérables , il les doit regarder comme ses membres. 6. Il doit aimer son peuple, même le petit peuple , comme ses enfans propres , & prendre part aux divers sujets de joye ou de tristesse, qu'il peut avoir, 7. Il doit tâcher de faire venir dans son Royaume plusieurs habiles ouvriers en toutes sortes d'Arts , pour l'avantage & la commodité de ses Sujets. 8. Il doit recevoir avec bonté & civilité les étrangers & les voyageurs , & les protéger exactement. 9. Enfin, il doit aimer tendrement les Princes , & les Grands de son Empire , & avoir si fort à cœur leurs intérêts , qu'ils l'aiment & lui soient toujours fidèles.

Pour bien entendre la Morale de Confucius , il est nécessaire de dire ici un mot de la distinction qu'il établit entre le *Saint* & le *Sage*. Il attribue à l'un & à l'autre , en commun , certaines choses : mais aussi il donne au *Saint* des avantages & des qualitez, qu'il dit que le *Sage* n'a point. Il dit que la raison & que l'innocence, ont été également communiquées au *Sage* & au *Saint* , & même à tous les autres hommes ; mais que le *Saint* ne s'est jamais détourné , tant soit peu , de la droite raison , & qu'il a conservé constamment son intégrité , au lieu que le *Sage* ne l'a pas toujours conservée , n'ayant pas toujours

jours suivi la lumière de la raison , à cause de divers obstacles qu'il a rencontré dans la pratique de la vertu , & sur tout , à cause de ses passions , dont il s'est rendu l'esclave. De sorte qu'il est nécessaire , qu'il fasse de grands efforts , qu'il employe de grands travaux & de grands soins , pour mettre son cœur dans un bon état , & se conduire selon les lumières de la droite raison , & les règles de la vertu.

Cusu raisonnant là-dessus , pour faire encore mieux entendre la Doctrine de son Maître , compare ceux qui ont perdu leur première intégrité , & qui désirent la recouvrer , à ces arbres tout secs & presque morts qui ne laissent pas pourtant d'avoir , dans le tronc & dans les racines , un certain suc , un certain principe de vie , qui fait qu'ils poussent des rejettons. Si , dit-il , on a soin de ces arbres , si on les cultive , si on les arrose , si on en retranche tout ce qui est inutile , il arrivera que cet arbre reprendra son premier état. De même , quoique l'on ait perdu sa première intégrité , & son innocence , l'on n'a qu'à exciter ce qui reste de bon , qu'à prendre de la peine , qu'à travailler ; & infailliblement l'on parviendra à la plus haute vertu. Ce dernier état , dit *Cusu* , cet état du Sage s'appelle *Gintao* , c'est-à-dire , le chemin , & la raison de l'homme , ou bien , le chemin qui conduit à l'origine de la première perfection. Et l'état du Saint , s'appelle *Tien tao* , c'est-

c'est-à-dire, *la raison du Ciel*, ou la première Règle que le Ciel a donnée également à tous les hommes, & que les *Saints* ont toujours observée, sans s'en détourner, ni à droite ni à gauche.

Comme les Règles contiennent en abrégé les principaux devoirs, & qu'on peut les retenir aisément, Confucius en donne cinq à ceux qui veulent choisir le bien, & s'y attacher.

1. Il faut tâcher de connoître, d'une manière exacte & étendue, les causes, les propriétés, & les différences de toutes choses. 2. Parce que parmi les choses que l'on connoît, il y en peut avoir que l'on ne connoît pas parfaitement, il les faut examiner avec soin, les considérer en détail & dans toutes leurs circonstances, & enfin consulter les hommes sages, intelligens & expérimentez. 3. Quoi qu'il semble que nous concevions clairement certaines choses, néanmoins parce qu'il est aisé de pécher, par précipitation, dans le trop, ou dans le trop peu, il est nécessaire de méditer ensuite en particulier, sur les choses que l'on croit connoître, & de peser chaque chose au poids de la raison, avec toute l'attention d'esprit dont on est capable, avec la dernière exactitude. 4. Il faut tâcher de ne concevoir pas les choses, d'une manière confuse, il faut en avoir des idées claires, en sorte que l'on puisse discerner sûrement le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux. 5. Enfin,

fin, après qu'on aura observé toutes ces choses, il en faut venir à l'action, agir sincèrement & constamment, & executer, de toutes ses forces, les bonnes résolutions que l'on aura prises.

Nous ne saurions mieux finir ce livre, que par ces belles paroles de *Cusu*: Prenez garde, dit-il, comment vous agissez, lors que vous êtes seul. Quoi que vous vous trouviez dans l'endroit le plus réculé, & le plus caché de votre maison, vous ne devez rien faire, dont vous pussiez avoir honte, si vous étiez en compagnie & en public. Voulez-vous, continue-t-il, que je vous die de quelle manière se conduit celui qui a aquis quelque perfection. Il a une attention continuelle sur lui-même; il n'entreprend rien, il ne commence rien, il ne prononce aucune parole, qu'il n'ait auparavant médité. Avant qu'il s'élève aucun mouvement dans son cœur, il s'observe avec soin, il réfléchit sur tout, il examine tout, il est dans une continuelle vigilance. Avant que de parler, il est convaincu que ce qu'il va dire est vrai & raisonnable, & il croit qu'il ne sauroit retirer un plus doux fruit de sa vigilance, & de son examen, que de s'accoutumer à se conduire avec circonspection, & avec retenue, dans les choses mêmes qui ne sont vûes ni sçûes de personne.

LIVRE TROISIEME.

LE troisiéme Livre de Confucius est de tout autre caractère que les deux précédens, pour le tour & les expressions ; mais dans le fond il contient la même Morale. C'est un tissu de plusieurs Sentences prononcées en divers tems & en divers lieux, par Confucius lui-même & par ses Disciples. Aussi est-il intitulé *Lún yù*, c'est-à-dire, *Entretiens de plusieurs personnes qui raisonnent, & qui philosophent ensemble.*

On y voit d'abord un Disciple de ce célèbre Philosophe, qui déclare, qu'il ne se passe point de jour qu'il ne se rende conte à lui même de ces trois choses. 1. S'il n'a point entrepris quelque affaire pour autrui, & s'il l'a conduite & poursuivie avec la même fidélité & avec la même ardeur, que si ç'eut été son affaire propre. 2. Si lors qu'il a été avec ses amis, il leur a parlé avec sincérité ; s'il ne s'est point contenté de leur faire paroître, quelque vaine apparence de bienveillance & d'estime. 3. S'il n'a point médité la Doctrine de son Maître, & si après l'avoir méditée, il n'a pas fait, pour la mettre en pratique, tous les efforts dont il est capable.

Confucius y paroît ensuite, donnant des leçons à ses Disciples. Il leur dit, que le Sage

E

doit

doit être si occupé de sa vertu, que lors même qu'il est dans sa maison, il n'y doit pas chercher ses commoditez & ses délices; que quand il entreprend quelque affaire, il doit être diligent & exact, prudent & avilé dans ses paroles, & que quoi qu'il ait toutes ces qualitez, il doit être pourtant celui à qui il doit se fier le moins; celui à qui il doit le moins plaire; qu'en un mot, le Sage, se défiant toujours de soi-même, doit consulter toujours, ceux dont la vertu & la sagesse lui sont connues, & régler sa conduite & ses actions sur leurs conseils & sur leurs exemples.

Que pensez-vous d'un homme pauvre, lui dit un de ses Disciples, qui pouvant soulager sa pauvreté par la flatterie, refuse de prendre ce parti, & soutient hardiment qu'il n'y a que les lâches qui flatent? Que pensez-vous d'un homme riche, qui tout riche qu'il est, est sans orgueil? Je dis, répond Confucius, qu'ils sont tous deux dignes de louange, mais qu'il ne faut pas pourtant les regarder, comme s'ils étoient parvenus au plus haut degré de la vertu. Celui qui est pauvre doit être joyeux & content au milieu de son indigence; Voilà, en quoi consiste la vertu du pauvre: & celui qui est riche doit faire du bien à tout le monde. Celui, continue-t-il, qui a le cœur bas & mal fait, ne fait du bien qu'à certaines personnes; certaines passions, certaines amitez particulieres le font
agir,

agir, son amitié est intéressée: il ne sème ses biens que dans la vûe d'en recueillir plus qu'il n'en sème; il ne cherche que son propre intérêt: Mais l'amour de l'homme parfait est un amour universel, un amour qui a pour objet tous les hommes. Un soldat du Royaume de *Ci*, lui disoit-on un jour, perdit son bouclier, & l'ayant cherché long-tems inutilement, il se consola enfin, par cette reflexion, de la perte qu'il avoit faite. *Un soldat a perdu son bouclier, mais un soldat de nôtre camp l'aura trouvé, il s'en servira.* Il auroit bien mieux parlé, dit alors Confucius, s'il eut dit, *un homme a perdu son bouclier, mais un homme le trouvera*; voulant donner à entendre qu'il falloit avoir de l'affection pour tous les hommes du Monde.

Confucius avoit l'ame tendre, comme on'en peut juger, par ce que nous venons de dire, mais il l'avoit grande & élevée. Les anciens Chinois enseignoient, qu'il y avoit deux Genies qui présidoient dans leurs maisons, l'un appelé *Ngao* & l'autre *Cao*. Le premier étoit regardé comme le Dieu tutelaire, de toute la famille, & le dernier n'étoit que le Dieu du Foyer. Cependant, quoi que le dernier de ces Genies fût fort inférieur au premier, on lui rendoit de plus grands honneurs, qu'à celui qui avoit sous sa protection toutes les affaires domestiques: & il y avoit même un Proverbe qui disoit, *qu'il valoit mieux rechercher la pro-*

tection

tection de Cao, que celle de Ngao. Comme cette préférence avoit quelque chose de fort singulier, & qu'elle sembloit même choquer, en quelque manière, ceux qui étoient élevez aux grandeurs, dans les Cours des Princes; Confucius étant dans le Royaume de Guéi, & se rencontrant un jour avec un Prefet, qui avoit une grande autorité dans ce Royaume, ce Ministre, enflé de l'éclat de sa fortune, ayant crû que le Philosophe avoit dessein d'obtenir quelque faveur du Roi, lui demanda, par manière de raillerie, ce que signifioit ce Proverbe, qui étoit dans la bouche de tout le peuple, *il vaut mieux rechercher la protection de Cao, que celle de Ngao.* Confucius qui vit bien d'abord, que le Prefet lui vouloit faire comprendre, par cette question, qu'il devoit s'adresser à lui, s'il vouloit obtenir ce qu'il désiroit du Roi son Maître, qui en même tems fit cette reflexion, que pour gagner les bonnes grâces du favori d'un Prince, il faut encenser jusqu'à ses défauts, & s'abaisser à des complaisances indignes d'un Philosophe, lui dit, sans détour, qu'il étoit entièrement éloigné des maximes du siècle; qu'il ne s'adresseroit point à lui, de quelque adresse qu'il se tût servi, pour lui faire connoître qu'il le devoit faire: & pour l'avertir en même tems, que quand il répondroit à sa question, de la manière qu'il le pourroit souhaiter, il n'en pourroit tirer aucun avantage, il lui dit, *que celui qui*

avoit peché contre le Ciel, ne s'adressoit qu'au Ciel : car ajouta-t-il, à qui se pourroit-il adresser pour obtenir le pardon de son crime, puis qu'il n'y a aucune Divinité qui soit au dessus du Ciel.

Confucius ne recommande rien tant à ses Disciples, que la douceur & la debonnaireté ; fondé toujours sur cette Maxime, que l'on doit aimer tous les hommes. Et pour leur faire mieux sentir la vérité de ce qu'il leur dit, il leur parle de deux illustres Princes, qui s'étoient fait distinguer par cet endroit là dans le Royaume de *Cuchò*. Ces Princes, leur dit-il, étoient si doux & si debonnaire, qu'ils oublioient, sans se faire effort, les injures les plus atroces, & les crimes pour lesquels ils avoient le plus d'horreur, lorsque ceux qui les avoient commis donnoient quelque marque de repentance. Ils regardoient ces criminels, tout dignes des derniers supplices qu'ils étoient, de la même manière que s'ils eussent été toujours innocens ; ils n'oublioient pas seulement leurs fautes, mais par leur procédé, ils faisoient que ceux qui les avoient commises, pouvoient les oublier eux mêmes ; en quelque façon, & perdre une partie de la honte qui demeure après les grandes chûtes ; & qui ne peut que décourager, dans le chemin de la vertu.

Comme l'un des grands desseins de ce Philosophe étoit de former les Princes à la vertu, & de leur enseigner l'art de Regner heureusement,

il ne faisoit pas difficulté de s'adresser directement à eux, & de leur donner des avis. Un Prince, disoit-il un jour à un Roi de *Lu* appelé *Timcum*, un Prince doit être modéré, il ne doit mépriser aucun de ses Sujets, il doit récompenser ceux qui le méritent. Il y a des Sujets qu'il doit traiter avec douceur & d'autres avec sévérité; il y en a sur la fidélité desquels il se doit reposer, mais il y en a aussi, dont il ne sçauroit se défier assez.

Confucius veut même que les Princes ne souhaitent rien de ce que les autres hommes souhaitent, quoy que ce soient quelquefois des biens, qu'il semble qu'ils pourroient désirer sans crime. Il veut qu'ils foulent aux piés, pour ainsi dire, tout ce qui peut faire la félicité des mortels sur la terre; & que sur tout ils regardent les richesses, les enfans, & la vie même, comme des avantages qui ne font que passer, & qui par conséquent ne peuvent pas faire la félicité d'un Prince. L'Empereur *Tao*, dit ce Philosophe, s'étoit conduit par ces Maximes, & sous la conduite d'un si bon guide, il étoit parvenu à une perfection où peu de mortels peuvent atteindre: car on peut dire, qu'il ne voyoit au dessus de lui que le Ciel, auquel il s'étoit entièrement conformé. Ce Prince incomparable, ajouta-t-il, visitoit, de tems en tems, les Provinces de son Empire; & comme il étoit les délices de son peuple, un jour ayant été rencontré par une

trou-

troupe de ses Sujets, ces Sujets, après l'avoir appelé leur Empereur & leur père, & avoir fait éclater toute leur joye, à la vûe d'un si grand Prince, s'écrièrent à haute voix, pour joindre des vœux à leurs acclamations, *Que le Ciel te comble de richesses ! qu'il t'accorde une famille nombreuse ! & qu'il ne te ravisse à ton peuple, que tu ne sois rassasié de jours !* Non, répondit l'Empereur, poussez d'autres vœux vers le Ciel. *Les grandes richesses produisent les grands soins & les grandes inquiétudes : le grand nombre d'ensans produit les grandes craintes : & une longue vie n'est ordinairement qu'une longue suite de maux.* Qu'il se trouve peu d'Empereurs qui soient semblables à Yao, s'écrie après cela Confucius.

Ce qui fait ordinairement de la peine aux Rois, ce qui redouble, en quelque maniere, le poids du fardeau qui est attaché à leur couronne, c'est ou le peu de Sujets sur lesquels ils regnent, ou le peu de richesses qu'ils possèdent : car enfin tous les Rois ne sont pas de grands Rois, tous les Rois n'ont pas de vastes Royaumes, & des richesses excessives. Mais Confucius croit, qu'un Roi est trop ingenieux à se tourmenter, lors que ces réflexions sont capables de lui causer la moindre tristesse. Il dit qu'un Roi a assez de Sujets, lors que ses Sujets sont contens ; & que son Royaume est assez riche, lorsque la concorde & la paix y regnent.

La paix & la concorde, dit ce Philosophe, sont les mères de l'abondance.

Enfin Confucius enseigne, en parlant toujours des devoirs des Princes, qu'il est nécessaire qu'un Prince soit vertueux, que lors qu'il ne l'est point, un Sujet est obligé par les Loix du Ciel, de s'exiler volontairement, & d'aller chercher une autre Patrie.

Il se plaint quelquefois des desordres des Princes; mais le grand sujet de ses plaintes, est les desordres des particuliers. Il soupire des mœurs de son siècle; il dit, qu'il ne voit presque personne qui se distingue, ou par la vertu, ou par quelque qualité extraordinaire; que tout est corrompu, que tout est gâté, & que c'est principalement parmi les Magistrats & les Courtisans que la vertu est négligée. Il est vrai que Confucius semble quelquefois outrer les choses. En effet, c'étoit peu pour ce Philosophe, lors qu'il ne se trouvoit dans la Cour d'un Prince, que dix ou douze personnes d'une sagesse éclatante; Il crioit, *ô sages, ô mœurs!* il gémissoit. Sous le regne de *Wuam*, il y avoit dix hommes d'une vertu & d'une sagesse consommées, sur lesquels cet Empereur se pouvoir reposer de toutes les affaires de l'Empire : cependant Confucius se récrioit sur un si petit nombre, en disant, que les grands dons, la vertu & les qualitez de l'esprit, étoient des choses fort rares dans son siècle. Il avoit fait les mêmes plaintes à l'égard de
l'Em-

l'Empereur *Zun*, le premier de la famille de *Chen*, quoy que ce Prince eut alors cinq Prefets, du merite desquels l'on peut juger par l'histoire de l'un de ces Ministres, qui étoit appelé *Tu*.

Ce Sage Ministre a rendu sa mémoire immortelle parmi les Chinois, non seulement parce que ce fût lui, qui trouva le secret d'arrêter ou de détourner les eaux qui inondoient tout le Royaume, & qui le rendoient presque inhabitable, mais parce qu'étant devenu Empereur, il vécut toujours en Philosophe. Il étoit d'une famille illustre; car il pouvoit conter des Empereurs parmi ses Ayeux? Mais si par la décadence de sa maison, il étoit déchu des prétentions qu'il pouvoit avoir sur l'Empire, sa sagesse & sa vertu, lui acquirent ce que la fortune avoit refusé à la noblesse de son extraction. l'Empereur *Run* avoit si bien reconnu son merite, qu'il l'associa à l'Empire: & dix-sept ans après, il le déclara son legitime Successeur, à l'exclusion de son propre fils. *Tu* refusa cet honneur; mais comme il s'en défendoit en vain, & que la générosité souffroit, dans les pressantes sollicitations qui lui étoient faites de toutes parts, il se déroba aux yeux de la Cour, & alla chercher une retraite dans une caverne: mais n'ayant pû se cacher si bien qu'il ne fut enfin decouvert dans les rochers de sa solitude, il fut élevé malgré lui sur le trône de ses Ancêtres. Jamais trône

ne n'a été plus accessible que celui de ce Prince jamais Prince n'a été plus affable. On dit qu'il quitta un jour jusqu'à dix fois son repas, pour voir les requêtes qu'on lui présentait, ou écouter les plaintes des misérables; & qu'il quittoit même ordinairement son bain, lors qu'on lui demandoit audience. Il régna dix ans avec tant de bonheur, avec tant de tranquillité, & dans une si grande abondance de toutes choses, qu'on peut dire certainement de ce siècle, que c'étoit un siècle d'or. *Tu* avoit cent ans lors qu'il mourut; & il mourut, comme il avoit vécu: car préférant les intérêts de l'Empire aux intérêts de sa famille, il ne voulut pas que son fils lui succedât, il donna la couronne à un de ses Sujets, dont la vertu lui étoit connue. Un Prince est heureux, sans doute, lors qu'il peut quelquefois se décharger des soins qui l'accablent sur un tel Ministre: & *Zun* ne pouvoit que l'être, puis qu'il en avoit cinq tout à la fois tous, dignes d'être assis sur le trône: mais ce nombre n'étoit pas assez grand pour Confucius, c'est ce qui le faisoit soupirer.

Confucius dit qu'un Prince ne doit jamais accepter la couronne au préjudice de son père, quelque indigne que son père en soit; que c'est un des plus grands crimes dont un Prince puisse être capable: & cela lui donne occasion de faire deux petites histoires qui sont admirablement à son sujet.

Limcum, dit ce Philosophe, étoit un Roi de Guéi qui se maria en secondes noces. Comme la chasteté n'est pas toujours le partage des Princesses, la Reine eut des commerces illegitimes, avec un des Grands de sa Cour : & cela ne s'étant pas fait avec si peu d'éclat, qu'un des fils du premier lit de *Limcum* n'en eut connoissance, ce jeune Prince, jaloux de l'honneur de son père, en eut tant de ressentiment, qu'il fit dessein de tuer la Reine, il ne cacha pas même son dessein. L'adroite & criminelle Princesse, qui se vit découverte, & qui avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son vieux Epoux, alléguades raisons si plausibles, pour faire croire qu'elle étoit innocente, que ce pauvre Prince, loin d'ouvrir les yeux à la vérité, exila son fils : Mais comme les enfans ne sont pas coupables des crimes des pères, il retint *Ché* auprès de lui : c'étoit le fils du Prince disgracié. *Limcum* mourut quelque tems après. Le peuple rappella le Prince que les desordres de la Reine avoient fait bannir : & il alloit recevoir la Couronne, mais son lâche fils s'y opposa, alléguant que son père étoit un parricide : il leva des armées contre lui, & se fit proclamer Roi par le peuple.

Les fils d'un Roi de *Cucho*, continue-t-il, n'en usèrent pas de cette manière ; voici un exemple memorable. Ce Roi, dont nous ferons en deux mots l'histoire, eut trois fils : & com-

me les pères, ont quelquefois plus de tendresse pour les plus jeunes de leurs enfans, que pour les autres, celui-ci en eut tant pour le dernier que le Ciel lui avoit donné, que quelques jours avant que de mourir, il le nomma pour son Successeur, à l'exclusion de ses autres frères. Ce procédé étoit d'autant plus extraordinaire, qu'il étoit contraire aux Loix du Royaume. Le peuple crût, après la mort du Roi, qu'il pouvoit entreprendre sans crime, d'élever sur le trône l'aîné de la famille Royale. Cela s'exécuta comme le peuple l'avoit projeté : & cette action fut généralement approuvée. Il n'y eut que le nouveau Roi, qui se ressouvenant des dernières paroles de son père, n'y voulut jamais donner les mains. Ce généreux Prince prit la Couronne qu'on lui présentoit, la mit sur la tête de son jeune frère, & déclara hautement qu'il y renonçoit, & que même il s'en croyoit indigne, puis qu'il en avoit été exclus par la volonté de son père, & que son père ne pouvoit plus retracter ce qu'il avoit dit. Le frère, touché d'une action si héroïque, le conjura dans le moment, de ne s'opposer pas à l'inclination de tout un peuple qui désiroit qu'il regnat sur lui. Il lui alléguait que c'étoit lui seul, qui étoit le légitime Successeur de la Couronne qu'il méprisoit ; que leur père ne pouvoit pas violer les loix de l'Etat ; que ce Prince s'étoit laissé surprendre à une trop grande tendresse, & qu'en un mot,

c'é-

c'étoit, en quelque manière, aux peuples à redresser les loix de leurs Rois, lors qu'elles n'étoient pas équitables. Mais rien ne fut capable de lui persuader qu'il pouvoit s'opposer aux volontez de son père. Il y eut, entre ces deux Princes, une louable Contestation; aucun ne voulut prendre la Couronne: & comme ils virent bien l'un & l'autre, que cette contestation dureroit long-tems, ils se retirèrent de la Cour; & vaincus & victorieux tout ensemble, ils allèrent finir leurs jours dans le repos d'une solitude, & laisserent le Royaume à leur frere. Ces Princes, ajoute-t-il, cherchoient la vertu; mais ils ne la cherchèrent pas en vain, ils la trouvèrent.

Il fait, de tems-en-tems, de petites histoires de cette nature, où l'on voit éclater par tout une générosité Héroïque. On y voit les femmes du peuple, & même de grandes Princesses, qui aiment mieux se laisser mourir, ou se donner la mort de leurs propres mains, que d'être exposées aux violences de leurs ravisseurs. On y voit des Magistrats se démettre des plus grands emplois, pour fuir les desordres de la Cour; des Philosophes censurer les Rois sur leur Trône, & des Princes qui ne font pas difficulté de vouloir mourir, pour appaiser la colère du Ciel, & procurer la paix à leurs peuples.

Après cela Confucius enseigne de quelle manière on doit ensevelir les morts; & comme

ce-

cela se faisoit de son tems, avec beaucoup de magnificence, il blâme dans les pompes funébres, tout ce qui sent tant soit peu l'ostentation, & le blâme même d'une manière assez aigre. En effet, un de ses Disciples étant mort, & ce Disciple ayant été enseveli avec la magnificence ordinaire, il s'écria dès qu'il le scût. *Lors que mon Disciple vivoit il me regardoit comme son père, & je le regardois comme mon fils : mais aujourd'hui le puis je regarder comme mon fils, il a été enseveli comme les autres hommes.*

Il défend de pleurer les morts avec excès, & si, forcé par sa propre douleur, il a versé des larmes pour ce même Disciple, il avoue qu'il s'est oublié; qu'à la vérité, les grandes douleurs n'ont point de bornes, mais que le Sage ne doit point être surmonté par la douleur; que c'est une foiblesse en lui, que c'est un crime.

Il donne de grandes loüanges à quelques uns de ses Disciples, qui, au milieu de la plus grande pauvreté, étoient contens de leur destinée, & contaient pour de grandes richesses les Vertus naturelles qu'ils avoient reçues du Ciel.

Il declame contre l'orgueil, contre l'amour propre, contre l'indiscretion, contre la ridicule vanité de ceux qui affectent de vouloir être Maîtres par tout, contre ces hommes remplis d'eux mêmes qui pronent à tous momens leurs actions, contre les grands parleurs : & faisant

ensuite le portrait du Sage, par opposition à ce qu'il vient de dire, il dit que l'humilité, la modestie, la retenue & l'amour du prochain, sont des vertus qu'il ne sçauroit négliger un moment, sans sortir de son Caractere.

Il dit qu'un homme de bien ne s'afflige jamais, & qu'il ne craint rien; qu'il méprise les injures, qu'il n'ajoute jamais foi à la médifance; qu'il n'écoute pas même les rapports.

Il soutient que les supplices sont trop fréquens; que si les Magistrats étoient gens de bien, les méchans conformeroient leur vie à la leur, & que si les Princes n'élevoient aux Dignitez que des personnes distinguées par leur probité & par une vie exemplaire, tout le monde s'attacheroit à la vertu, parce que les grandeurs, étant des biens que tous les hommes désirent naturellement, chacun voulant les posséder, chacun tâcheroit de s'en rendre digne.

Il veut qu'on fuyé la paresse; qu'on soit composé, qu'on ne précipite point ses réponses; & que se mettant au dessus de tout, on ne se fasse jamais une peine, ou de ce que l'on est méprisé, ou de ce que l'on n'est point connu dans le Monde.

Il compare les hypocrites à ces scelerats, qui pour mieux cacher leurs desseins aux yeux des hommes, paroissent sages & modestes pendant le jour, & qui à la faveur de la nuit volent les maisons, & exercent les plus infâmes brigandages.

Il dit que ceux qui font leur Dieu de leur ventre, ne font jamais rien qui soit digne de l'homme; que ce sont plutôt des brutes que des Créatures raisonnables: & revenant à la conduite des Grands, il remarque fort bien, que leurs crimes sont toujours plus grands que les crimes des autres hommes. *Zam*, le dernier Empereur de la famille de *Chen*, dit Confucius à cette occasion, avoit eu une conduite fort irrégulière. Mais quelque irrégulière que fût sa conduite, les desordres de cet Empereur n'étoient pourtant que les desordres de son siècle. Cependant, dès qu'on parle de quelque action lâche, de quelque action criminelle & infame, on dit que c'est le crime de *Zam*. En voici raison, *Zam étoit méchant, & Empereur*.

Confucius dit une infinité d'autres choses de cette nature, qui regardent la conduite de toutes sortes d'hommes: mais comme la plupart de choses qu'il dit, ou que ses Disciples disent, sont des sentences & des Maximes, ainsi que nous l'avons déjà fait sentir, en voici quelques-unes des plus considérables.

M A X I M E S.**I.**

Travaille à imiter les Sages, & ne te rebute jamais, quelque pénible que soit ce travail: si tu peux venir à tes fins, le plaisir que tu goûteras te dédommagera de toutes tes peines.

II.

Lors que tu travailles pour les autres, travaille avec la même ardeur, que si tu travaillois pour toi-même.

III.

La vertu qui n'est point soutenue par la gravité n'acquiert point d'autorité parmi les hommes.

IV.

Souviens-toi toujours que tu es homme, que la Nature humaine est fragile, & que tu peux aisément succomber, & tu ne succomberas jamais. Mais si venant à oublier ce que tu es, il t'arrive de succomber, ne perds pas courage pourtant: souviens-toi que tu te peux relever; qu'il ne tient qu'à toi de rompre les liens qui t'attachent au crime, & de surmonter les obstacles qui t'empêchent de marcher dans le chemin de la vertu.

V.

Prends garde si ce que tu promets est juste ; car après que l'on a promis quelque chose, il n'est point permis de se retracter ; on doit toujours tenir sa promesse.

VI.

Lors que tu fais hommage à quelqu'un, fais que tes soumissions soient proportionnées à l'hommage que tu lui dois : il y a de la grossièreté & de l'orgueil à n'en faire pas assez : mais il y a de la bassesse à en faire trop, il y a de l'hypocrisie.

VII.

Ne mange pas pour le plaisir que tu peux trouver à manger. Mange pour reparer tes forces ; mange pour conserver la vie que tu as reçue du Ciel.

VIII.

Travaille à purifier tes pensées : si tes pensées ne sont point mauvaises, tes actions ne le seront point.

IX.

Le Sage goûte une infinité de plaisirs ; car la vertu a ses douceurs au milieu des duretés qui l'environnent.

X.

Celui qui dans ses études, se donne tout entier au travail, & à l'exercice, & qui néglige la méditation, perd son tems : mais aussi celui qui s'applique tout entier à la méditation & qui

néglige le travail & l'exercice, ne peut que s'égarer & se perdre. Le premier ne sçaura jamais rien d'exact, ses lumières seront toujours mêlées & de ténèbres & doutes; & le dernier ne pourrâ que des ombres; la science ne fera jamais sûre, elle ne sera jamais solide. Travaille, mais ne néglige pas la méditation. Medite, mais ne néglige pas le travail.

XI.

Un Prince doit punir le crime, de peur qu'il ne semble le soutenir: mais cependant il doit contenir son peuple dans le devoir, plutôt par des effets de clemence, que par des menaces & des supplices.

XII.

Ne manque jamais de fidélité à ton Prince: Ne lui cache rien de ce qu'il est de son intérêt de sçavoir; & ne trouve rien de difficile, lors qu'il s'agira de lui obéir.

XIII.

Lors qu'on ne peut apporter à un mal aucun remède: il est inutile d'en chercher. Si par tes avis & tes remontrances, tu pouvois faire que ce qui est déjà fait, ne le fût point, ton silence seroit criminel: mais il n'y a rien de plus froid qu'un conseil, dont il est impossible de profiter.

XIV.

La pauvreté & les misères humaines sont des

maux en soi, mais il n'y a que les méchans qui les ressentent. C'est un fardeau sous lequel ils gemissent, & qui les fait enfin succomber : ils se dégoûtent même de la fortune la plus riante. Il n'y a que le Sage qui soit toujours content : la vertu rend son ame tranquille, rien ne le trouble, rien ne l'inquiète, parce qu'il ne pratique pas la vertu pour en être récompensé. La pratique de la vertu est la seule récompense qu'il espère.

XV.

Il n'y a que l'homme de bien qui puisse sûrement faire choix, qui puisse ou aimer ou haïr avec raison & comme il faut.

XVI.

Celui qui s'applique à la vertu, & qui s'y applique fortement, ne commet jamais rien d'indigne de l'homme, ni de contraire à la droite raison.

XVII.

Les richesses & les honneurs sont des biens, le desir de les posséder est naturel à tous les hommes : mais si ces biens ne s'accordent pas avec la vertu, le Sage les doit mépriser & y renoncer généreusement. Au-contraire, la pauvreté & l'ignominie sont des maux : l'homme les fuit naturellement. Si ces maux attaquent le Sage, il luy est permis de s'en déli-

vrer , mais il ne lui est jamais permis de s'en délivrer par un crime.

XVIII.

Je n'ay jamais vû encore d'homme qui se félicitât de sa vertu , ou qui fut affligé de ses défauts & de ses foiblesses ; mais je n'en suis point surpris , parce que je voudrois , que celui qui prend plaisir à la vertu , trouvât en la vertu tant de charmes , qu'il méprisast pour elle tout ce que le monde a de plus doux : & au contraire , que celui qui a de l'horreur pour le vice , trouvât le vice si hideux , qu'il n'y eust rien qu'il ne mit en œuvre pour se défendre d'y tomber.

XIX.

Il n'est pas croyable que celui qui feroit tous les efforts , dont il est capable , pour acquérir la vertu , ne l'âquit enfin , quand même il ne travailleroit qu'un seul jour. Je n'ay jamais vû d'homme qui n'eust pour cela des forces suffisantes.

XX.

Celui qui le matin a écouté la voix de la vertu , peut mourir le soir. Cét homme ne se repentira point d'avoir vécu , & la mort ne lui fera aucune peine.

XXI.

Celui qui cherche le faste dans ses habits , & qui n'aime point la frugalité , n'est pas encore disposé pour l'étude de la sagesse ; tu ne dois pas même t'en entretenir avec lui.

XXII.

Ne t'afflige point de ce que tu n'es pas élevé aux grandeurs & aux Dignitez publiques : gémis plutôt , de ce que , peut-être , tu n'es pas orné des vertus qui te pourroient rendre digne d'y être élevé.

XXIII.

L'homme de bien n'est occupé que de sa vertu : le méchant ne l'est que de ses richesses. Le premier pense continuellement au bien & à l'intérêt de l'Etat ; mais le dernier a d'autres soucis , il ne pense qu'à ce qui le touche.

XXIV.

Ne fais à autrui que ce que tu veux qui te soit fait : tu n'as besoin que de cette seule Loi ; elle est le fondement & le principe de toutes les autres.

XXV.

Le Sage n'a pas plutôt jetté les yeux sur un homme de bien , qu'il tâche d'imiter ses vertus : mais ce même Sage n'a pas plutôt tourné sa vue sur un homme abandonné à ses crimes , qu'il se défiant de soi même , il se demande , comme en tremblant , s'il n'est pas semblable à cet homme.

Un

XXVI.

Un enfant est obligé de servir son père & de lui obéir. Les pères & les mères ont leurs défauts : un enfant est obligé des leurs faire connoître, mais il le doit faire avec douceur & avec prudence : & si quelques précautions qu'il prenne il trouve toujours de la résistance, il doit s'arrêter pour quelques momens, mais il ne doit pas se rebuter. Les conseils donnez à un père, ou à une mère, attirent souvent sur le fils des duretez & des châtimens : mais un fils doit souffrir dans cette occasion, il ne doit pas même murmurer.

XXVII.

Le Sage ne se hâte jamais, ni en ses études, ni en ses paroles ; il est même quelquefois comme muet. Mais lors qu'il est question d'agir, & de pratiquer la vertu, il précipite tout, pour ainsi dire,

XXVIII.

Le véritable sage parle peu, il est même peu éloquent. Je ne voi pas aussi que l'Eloquence lui puisse être d'un fort grand usage.

XXIX.

Il faut une longue expérience pour connoître le cœur de l'homme. Je m'imaginois, lors que j'étois jeune, que tous les hommes étoient sincères ; qu'ils mettoient en pratique tou-

tout ce qu'ils disoient; en un mot, que leur bouche étoit toujours d'accord avec leur cœur : mais maintenant que je regarde les choses d'un autre œil, je suis convaincu, que je me trompois. Aujourd'hui j'écoute ce que les hommes disent, mais je ne m'en tiens jamais à ce qu'ils disent, je veux sçavoir si leurs paroles sont conformes à leurs actions.

XXX.

Il y eut autrefois dans le Royaume de *Ci* un Prefet qui tua son Roi. Un autre Prefet du même Royaume, regardant avec horreur le crime de ce Parricide, quitta sa Dignité, abandonna ses biens, & se retira dans un autre Royaume. Ce sage Ministre ne fut pas assez heureux pour trouver d'abord ce qu'il cherchoit, il ne trouva dans ce nouveau Royaume que des Ministres iniques, & peu attachez aux intérêts de leur Maître. Ce ne sera pas le lieu de mon séjour, se prit-il à dire, je chercherai ailleurs une retraite : mais ayant rencontré toujours des hommes semblables à ce perfide Ministre qui l'avoit forcé par son crime, à abandonner sa patrie, sa Dignité & tous ses biens, il courût par toute la terre. Si tu me demandes ce que je croi d'un tel homme, je ne puis refuser de te dire, qu'il mérite de grandes louanges, & qu'il avoit une vertu distinguée, c'est le jugement que tout homme

raisonnable en doit faire : mais comme nous ne sommes pas les scrutateurs des cœurs, & que c'est proprement dans le cœur que la véritable vertu reside, je ne sçai si la vertu étoit une véritable vertu ; on ne doit pas toujours juger des hommes par les actions extérieures.

XXXI.

Je connois un homme qui passe pour sincère dans l'esprit du peuple, à qui l'on demanda l'un de ces jours, quelque chose qu'il n'avoit pas. Tu t'imagines, peut-être, qu'il avoua ingenuement, qu'il étoit dans l'impuissance de donner ce qu'on luy demandoit. Il l'eût dû faire si sa sincérité eut répondu au bruit qu'elle fait parmi le peuple : mais voici de quelle manière il s'y prit. Il fut adroitement chez un voisin ; il luy emprunta ce qu'on lui demandoit à lui-même, & il le donna ensuite. Je ne sçaurois jamais me convaincre que cet homme puisse être sincère.

XXXII.

Ne refuse point ce qui t'est donné par ton Prince, quelques richesses que tu possèdes. Donne ton superflu aux pauvres.

XXXIII.

Les défauts des pères ne doivent pas être imputez aux enfans. Parce qu'un père se sera rendu indigne par ses crimes d'être élevé aux

Dignitez, on n'en doit pas exclure le fils, s'il ne s'en rend pas lui même indigne. Parce qu'un fils sera d'une naissance obscure, sa naissance ne doit pas faire son crimel il doit être appelé aux grands emplois aussi bien que les fils des Grands, s'il a les qualitez nécessaires. Nos pères ne sacrifioient autrefois que des victimes d'une certaine couleur, & l'on choisissoit ces couleurs selon le gré de ceux qui étoient assis sur le Trône. Sous le regne d'un de nos Empereurs, la couleur rousse étoit en vogue. Crois tu que les Divinitez, auxquelles nos Pères sacrifioient sous le regne de cet Empereur eussent rejeté un taureau de couleur rousse, parce qu'il seroit sorti d'une vache qui n'auroit pas été de la même couleur.

XXXIV.

Préfère la pauvreté & l'exil, aux Charges de l'Etat les plus éminentes, lors que c'est un homme méchant qui te les offre, & qu'il te veut contraindre de les accepter.

XXXV.

Le chemin qui conduit à la vertu est long, mais il ne tient qu'à toi d'achever cette longue carrière. N'allègue point pour t'excuser, que tu n'as pas assez de forces; que les difficultez te découragent, & que tu seras obligé enfin de t'arrêter au milieu de ta course. Tu n'en sçais rien, commence à courir : c'est une marque que

tu

tu n'as pas encore commencé, tu ne tiendrois pas ce langage.

XXXVI.

Ce n'est pas assez de connoître la vertu, il la faut aimer : mais ce n'est pas encore assez de l'aimer, il la faut posséder.

XXXVII.

Celui qui persécute un homme de bien, fait la guerre au Ciel : le Ciel a créé la vertu, & il la protège ; celui qui la persécute, persécute le Ciel.

XXXVIII.

Un Magistrat doit honorer son pere & sa mère, il ne doit jamais se relacher dans ce juste devoir ; son exemple doit instruire le peuple. Il ne doit mépriser ni les vieillards ni les gens de mérite ; le peuple pourroit l'imiter.

XXXIX.

Un enfant doit être dans une perpétuelle apprehension, de faire quelque chose qui déplaît à son pere ; cette crainte le doit occuper toujours. En un mot, il doit agir, dans tout ce qu'il fait, avec tant de précaution, qu'il ne fasse jamais rien qui l'offense ou qui le puisse affliger tant soit peu.

XL.

La grandeur d'ame, la force & la persévérance doivent être le partage du Sage. Le fardeau dont il s'est chargé est pesant, sa carrière est longue,

Le

XLI.

Le Sage ne fait jamais rien sans conseil : il consulte même quelquefois , dans les affaires les plus importantes , les hommes les moins intelligens ; les hommes qui ont le moins d'esprit & le moins d'expérience. Lors que les conseils sont bons , on ne doit pas regarder d'où ils viennent.

XLII.

Evite la vanité & l'orgueil. Quand tu aurois toute la prudence & toute l'habileté des Anciens , si tu n'as pas l'humilité , tu n'as rien , tu es même l'homme du monde qui mérites le plus d'être méprisé.

XLIII.

Apprends ce que tu sçais déjà , comme si tu ne l'avois jamais appris ; on ne sçait jamais si bien les choses , qu'on ne puisse bien les oublier.

XLIV.

Ne fais rien qui soit malséant , quand même tu aurois assez d'adresse pour faire approuver ce que tu fais : tu peux bien tromper les yeux des hommes , mais tu ne sçaurois tromper le Ciel , il a les yeux trop clairvoyans.

XLV.

Ne te lie jamais d'amitié avec un homme qui ne sera pas plus homme de bien que toi.

XLVI.

Le Sage a honte de ses défauts, mais il n'a pas honte de s'en corriger.

XLVII.

Celui qui vit sans envie & sans convoitise, peut aspirer à tout.

XLVIII.

Veux-tu apprendre à bien mourir, apprends auparavant à bien vivre.

XLIX,

Un Ministre d'Etat ne doit jamais servir son Prince dans ses injustices & dans ses désordres : il doit plutôt renoncer à son Ministère, que de le flétrir, par des actions lâches & criminelles.

L.

L'Innocence n'est plus une vertu, la plupart des Grands en sont déçus : mais si tu demandes ce qu'il faudroit faire, pour recouvrer cette vertu, je réponds qu'il ne faudroit que se vaincre soi-même. Si tous les mortels remportoient sur eux, dans un même jour, cette heureuse victoire, tout l'Univers, dès ce même jour reprendroit une nouvelle forme, nous serions tous parfaits, nous serions tous innocens. La victoire est difficile, il est vrai, mais elle n'est pas impossible ; car enfin, se vaincre soi-même, n'est que faire ce qui est conforme à la raison. Détourne tes yeux, ferme tes oreilles, mets un frein à ta lan-

langue, & sois plutôt dans une éternelle inaction, que d'occuper tes yeux à voir des spectacles où la raison se trouve choquée ; que d'y donner ton attention, que d'en discourir. Voilà de quelle manière tu pourras vaincre ; la victoire même dépend que de toi.

L I.

Ne souhaite point la mort de ton ennemi, tu la souhaiterois en vain ; sa vie est entre les mains du Ciel.

L I I.

Il est facile d'obéir au Sage, il ne commande rien d'impossible : mais il est difficile de le divertir : souvent ce qui rejouit les autres le fait soupirer, & arrache de ses yeux des torrens de larmes.

L I I I.

Reconnois les bienfaits par d'autres bienfaits, mais ne te vange jamais des injures.

L I V.

En quelque endroit du monde que tu sois obligé de passer ta vie, aye commerce avec les plus sages, ne fréquente que les gens de bien.

L V.

Pécher & ne se repentir point, c'est proprement pécher.

L V I.

Il est bon de jûner quelquefois, pour vaquer à la méditation & à l'étude de la vertu. Le Sage est occupé d'autres soins, que des soins continuels de sa nourriture. La terre la mieux cul-

cultivée trompe l'esperance du laboureur, lorsque les saisons sont dérégées : toutes les règles de l'Agriculture ne le sçauroient garantir de la mort, dans le tems d'une dure famine : mais la vertu n'est jamais sans fruit.

LVII.

Le Sage doit apprendre à connoître le cœur de l'homme, afin que prenant chaque homme par son propre penchant, il ne travaille pas en vain, lors qu'il lui parlera de la vertu. Tous les hommes ne doivent pas être instruits de la même manière. Il y a diverses routes qui conduisent à la vertu, le Sage ne les doit pas ignorer.

LVIII.

L'homme de bien pèche quelquefois, la foiblesse lui est naturelle : mais il doit si bien veiller sur soi, qu'il ne tombe jamais deux fois dans le même crime.

LIX.

Combats nuit & jour contre tes vices ; & si par tes soins & ta vigilance, tu remportes sur toi la victoire, attaque hardiment les vices des autres, mais ne les attaque pas avant cela : Il n'y a rien de plus ridicule que de trouver à redire aux défauts des autres, lors que l'on a les mêmes défauts.

LX.

Nous avons trois amis, qui nous sont utiles, un ami sincère, un ami fidèle, un ami qui écoute tout, qui examine tout ce qu'on lui dit, & qui parle peu : mais nous en avons aussi trois dont
l'ami-

l'amitié est pernicieuse, un ami hypocrite, un ami flatteur, & un ami qui parle beaucoup.

LXI.

Celui qui s'applique à la vertu a trois ennemis à combattre qu'il doit tâcher de surmonter, l'incontinence, lors qu'il est encore dans la vigueur de son âge & que le sang luy boût dans les veines; les contestations & les disputes, lors qu'il est parvenu à un âge meur, & l'avarice, lors qu'il est vieux.

LXII.

Il y a trois choses que le Sage doit reverer, les Loix du Ciel, les grands hommes, & les paroles des gens de bien.

LXIII.

On peut avoir de l'aversion pour son ennemi sans pourtant avoir le desir de se vanger : les mouvemens de la nature ne sont pas toujours criminels.

LXIV.

Défie toi d'un homme flatteur, d'un homme qui est affecté dans ses discours, & qui se pique par tout d'éloquence : ce n'est pas le caractère de la véritable vertu.

LXV.

Le silence est absolument nécessaire au Sage. Les grands discours, les discours étudiés, les traits d'éloquence doivent être un langage inconnu pour lui, ses actions doivent être son langage. Pour moi, je ne voudrois jamais plus parler. Le Ciel parle, mais de quel langage

ge se sert-il, pour prêcher aux hommes, qu'il y a un souverain principe d'où dependent toutes choses; un souverain principe qui les fait agir & mouvoir? Son mouvement est son langage, il rameine les saisons en leur tems, il émeut toute la nature, il la fait produire : que ce silence est éloquent !

LXVI.

Le Sage doit haïr plusieurs sortes d'hommes. Il doit haïr ceux qui divulguent les defauts des autres, & qui se font un plaisir d'en parler. Il doit haïr ceux qui n'étant ornez que de qualitez fort mediocres, & qui d'ailleurs n'ayant aucune naissance, medisent & murmurent temerairement, contre ceux qui sont élevez aux Dignitez de l'Etat. Il doit haïr un homme vaillant, lors que sa bravoure n'est accompagnée ni de civilité, ni de prudence. Il doit haïr ces sortes d'hommes qui toujours remplis de leur amour propre; qui toujours entétez de leur merite, & idolâtres de leurs sentimens, attaquent tout, trouvent à redire à tout, & ne consultent jamais la raison. Il doit haïr ceux qui n'ayant que très-peu de lumières, se mêlent pourtant de censurer ce que font les autres. Il doit haïr les hommes superbes. Enfin il doit haïr ceux qui se font une habitude d'aller déterrer les defauts des autres pour les publier.

LXVII.

Il est bien difficile de se menager avec le petit

G

peu.

peuple. Ces sortes d'hommes deviennent familiers & insolents, lors qu'on a trop de commerce avec eux: & comme ils s'imaginent qu'on les méprise, lors qu'on les néglige tant soit peu, on s'attire leur aversion.

LXVIII.

Celui qui est parvenu à la quarantième année de son âge, & qui, jusques à ce tems-là, a été l'esclave de quelque habitude criminelle, n'est gueres en état de la surmonter. Je tiens la maladie incurable, il persévéra jusqu'à la mort dans son crime.

LXIX.

Ne t'afflige point de la mort d'un frère. La mort & la vie sont en la puissance du Ciel, auquel le Sage est obligé de se soumettre. D'ailleurs, tous les hommes de la terre sont tes frères: pourquoi pleurerois tu pour un seul, dans le tems qu'il t'en reste tant d'autres.

LXX.

La lumière naturelle n'est qu'une perpétuelle conformité de nôtre ame avec les loix du Ciel. Les hommes ne peuvent jamais perdre cette lumière. Il est vrai que comme le cœur de l'homme est inconstant & mutable, elle est couverte quelquefois de tant de nuages, qu'elle semble entièrement éteinte. Le Sage l'éprouve lui-même: car il peut tomber dans de petites erreurs, & commettre des fautes légères. Cependant le Sage ne scauroit être vertueux, tandis qu'il est
dans

dans cet état-là, il y auroit de la contradiction à le dire.

LXXI.

Il est bien difficile, lors qu'on est pauvre, de ne haïr point la pauvreté : mais on peut être riche sans être superbe.

LXXII.

Les hommes des premiers siècles ne s'appliquoient aux Lettres & aux sciences, que pour eux-mêmes, c'est-à-dire, pour devenir vertueux : c'étoit là toute la loüange qu'ils attendoient de leurs travaux & de leurs veilles. Mais les hommes d'aujourd'hui ne cherchent que l'encens, ils n'étudient que par vanité, & pour passer pour sçavans dans l'esprit des hommes.

LXXIII.

Le Sage cherche la cause de ses défauts en soi-même : mais le fou se fuyant soi-même, la cherche par tout ailleurs que chez soi.

LXXIV.

Le Sage doit avoir une gravité sévère, mais il ne doit pas être farouche, & intraitable. Il doit aimer la société, mais il doit fuir les grandes assemblées.

LXXV.

L'amour ou la haine des peuples, ne doit pas être la règle de ton amour ou de ta haine : examine s'ils ont raison.

LXXVI.

Lie-toi d'amitié avec un homme qui ait le

cœur droit, & qui soit sincère ; avec un homme qui aime à apprendre, & qui te puisse apprendre, à son tour, quelque chose. Les autres hommes sont indignes de ton amitié.

LXXVII.

Celui qui a des défauts, & qui ne travaille point à s'en défaire, doit au moins faire tous ses efforts pour les cacher. Les défauts du Sage sont comme les Eclipses du soleil, ils viennent à la connoissance de tout le monde. Le Sage dans cette occasion doit tâcher de se couvrir d'un nuage. Je dis la même chose des Princes.

LXXVIII.

Abandonne sans balancer ta Patrie, lors que la vertu y est opprimée, & que le vice y a le dessus. Mais si tu n'as pas fait dessein de renoncer aux maximes du siècle, dans ta retraite & dans ton exil, demeure dans ta misérable Patrie ; à quel dessein en sortirois-tu ?

LXXIX.

Lors qu'il s'agit du salut de ta Patrie ne consulte pas, expose ta vie.

LXXX.

Le Ciel n'abbrège pas la vie de l'homme c'est l'homme qui abrège la vie par les crimes. Tu peux éviter les calamitez qui viennent du Ciel, mais tu ne saurois éviter celles que tu t'attires par tes crimes.

F I N.

Fautes à corriger.

Comme ce petit Ouvrage a été imprimé avec assez de précipitation, il s'y est glissé quelques fautes. On a mis quelquefois des points dans des endroits où il n'en falloit point, & l'on en a oublié dans d'autres comme par exemple, dans la page 18. Toutes ces copulatives. Et qu'on trouvera dans la page 21. & peut être, en quelques autres endroits sont des negligences du Correcteur.

Au reste, comme l'on n'a pas eu des Caractères propres, pour marquer les *ç*, on avertit que la plupart des mots Chinois qui commencent par un *C*. doivent être lus, comme s'ils étoient écrits avec un *S*. Voici les fautes les plus considérables, le Lecteur corrigera les autres.

Pag. 9. L. 20. *œdipe*. lif. *Oedipe*. P. 16. L. 17. *allequerons*. lif. *aléguerons*. P. 41. L. 6. *exclut*. lif. *exclus*. P. 47. L. 24. *après retenus* ajoutez *ni par la crainte, ni par la pudeur*. P. 52. L. 1. *que*. lif. *quel*. P. 68. L. 19. *qui en*. lif. & *qui en*. P. 73. L. 18. *Run*. lif. *Zun*. P. 83. L. 4. & *de tenebres & doutes*. lif. & *de tenebres & de doutes*. P. 87. L. 3. *des*. lif. *de*. P. 90. *prem. lig. exclurer*. lif. *exclure*. P. 90. L. 4. *crimel*. lif. *crime*.



